

Collection L'Amuse de l'Amour

Qualifiés de « délicats bijoux » par Émile Goudeau au moment de leur parution, les *Contes à la paresseuse* datent de l'été 1885 où, pour la première fois, Dubut de Laforest sélectionne et réunit plusieurs textes parus initialement dans la presse. Comme le titre de l'ouvrage le suggère, il se destine spécialement à un public féminin, et les histoires choisies par l'auteur présentent en leur centre des héroïnes qui sont toutes plus extraordinaires les unes que les autres.

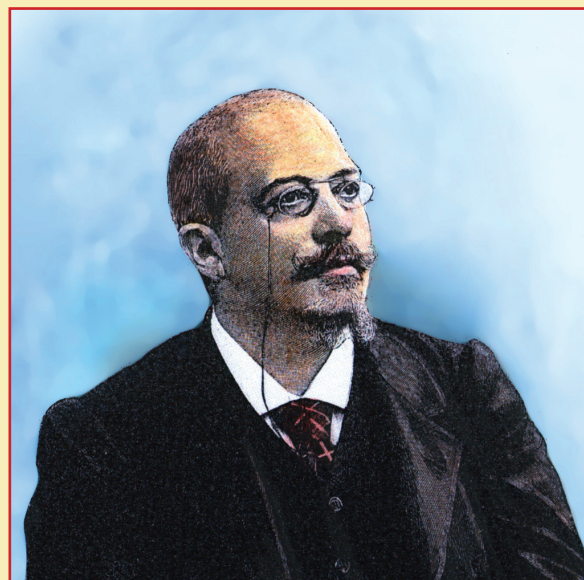
Les dix contes sont remaniés par Dubut de Laforest en 1897 pour constituer la seconde partie des *Amours de jadis et d'aujourd'hui* et deux d'entre eux sont encore repris un an plus tard dans *Les Derniers Scandales de Paris*. À chaque reprise, les textes sont modifiés et font l'objet de nombreuses retouches.

Pour la première fois aujourd'hui, le recueil des *Contes à la paresseuse* est présenté avec l'intégralité des variantes connues par les textes. Il est préfacé par François Salaün.



ISSN : 1969-5977
ISBN : 978-2-917649-70-1

CONTES À LA PARESSEUSE



JEAN-LOUIS
DUBUT DE LAFOREST

Couverture : Pascal Mirande, à partir d'une gravure de Dubut de Laforest (*Romans Inédits*, 1898, 2e série, n° 112).

L'Amuse de l'Amour



Collection L'Amuse de l'Amour

JEAN-LOUIS DUBUT DE LAFOREST

**CONTES
À LA PARESSEUSE**

préface de François Salaün



Le livre unique

PRÉFACE

« Réunis dans un charmant et élégant volume, les contes de Dubut de Laforest d'une allure très vive et parisienne se trouveront dans les mains de toutes les femmes avides de ces lectures pimentées où le poivre se déguise sous les pâtisseries du langage. Les contes de Dubut de Laforest sont très littéraires et montrent que le jeune écrivain sait, à côté d'œuvres dramatiques, ciseler de délicats bijoux. »

Voilà comment Émile Goudeau présente les *Contes à la paresseuse*, le 4 août 1885, dans *L'Écho de Paris*. En observant d'abord son élégance, il souligne l'impression de luxe qui se dégage de l'ouvrage et de sa composition qui orne chaque texte de somptueux dessins. Le volume comprend une centaine de pages d'un papier soyeux et généreux. Sa couverture représente une jeune femme brune à la poitrine dénudée, adossée à un livre géant et entourée de petits anges bleus dont quelques-uns font une farandole autour d'elle. Dans toute l'œuvre de Dubut de Laforest, ce recueil se distingue par la qualité de ses illustrations ; après la couverture, on découvre en effet une seconde page de titre beaucoup plus inquiétante : elle présente le sommaire sur un fond de chardons desséchés ressemblant à des squelettes où une araignée a tissé une large toile. Ces deux premières pages annoncent l'ambiguïté de l'ouvrage qui célèbre bien les charmes féminins et la délicatesse des sentiments, mais qui montre d'un même geste la radicalité, parfois criminelle, de la passion amoureuse.

Alors que les recueils de contes écrits les années suivantes seront illustrés par le seul Fernand Besnier, c'est une quinzaine d'artistes qui ont été mobilisés pour les dix contes à la paresseuse ; ils en font un objet si remarquable qu'on se demande ce qu'une nouvelle édition, cent trente ans plus tard, pourrait bien apporter au manuscrit. Le recueil de 1885 n'est aujourd'hui accessible que dans les collections esthètes de quelques amateurs ou dans les bibliothèques les mieux achalandées, et le premier

enjeu consiste bien sûr à le rendre plus accessible, à faciliter sa lecture. Toutefois, cette nouvelle édition est surtout justifiée par les modalités qui ont présidé à la naissance de l'ouvrage. Elles sont en effet particulièrement originales et font des *Contes à la paresseuse* un objet extraordinaire, selon le processus qui a déterminé sa composition, plus encore que par la qualité des gravures artistes accompagnant les textes. Ces derniers ont en effet connu une diversité de formes qu'il s'agit de mettre au jour pour les rendre sensibles.

Dans sa chronique, Émile Goudeau présente Dubut de Laforest comme un « jeune écrivain » ; il publie en effet à ce moment-là son premier recueil de contes, il en écrira quatre autres par la suite¹. Cette période est marquée chez le romancier par une intense activité littéraire et elle précède de quelques mois le commencement de l'instruction contre son fameux roman, *Le Gaga*, qui aboutira en mars 1886 à sa condamnation pour « outrage aux bonnes mœurs ». Comme les autres recueils, les *Contes à la paresseuse* réunissent un ensemble de textes publiés préalablement dans des journaux, et il n'est guère étonnant qu'Émile Goudeau chronique ce livre une seconde fois le 18 août 1885 en lui souhaitant « un bon succès ». En effet, la plupart de ces contes sont d'abord parus dans le journal même où sont publiées ses « impressions d'un lecteur » : *L'Écho de Paris*. Il est donc fort probable que les deux hommes se sont côtoyés au sein de sa rédaction. Les deux premières versions des textes affichent de nombreuses différences qui méritent une attention toute particulière, d'autant que leur destinée ne s'arrête pas avec le recueil de 1885 : ils sont de nouveau repris en 1897 dans le volume intitulé *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* où ils composent la seconde partie, « Amours d'aujourd'hui » ; et deux d'entre eux figurent encore dans les livres IX et XIV de la série des *Derniers Scandales de Paris*, dans des versions qui ne sont jamais identiques.

En proposant une nouvelle édition mentionnant les nombreuses variantes connues par les contes, que l'on qualifierait aujourd'hui plutôt de courtes nouvelles, il s'agit de donner accès à leurs différents états, en un seul ouvrage, tout en offrant la possibilité d'une analyse et d'une interprétation des choix présidant au passage d'une version à l'autre.

1 *Contes pour les baigneuses* en 1886, *Contes à la lune* en 1889, *Contes à Panurge* en 1891 et *Contes pour les hommes* en 1892.

*

Quand est publié son premier recueil de contes, cela fait trois ans que Dubut de Laforest vit à Paris. Les années de son enfance et de sa jeunesse, il les a passées, pour la plupart, dans la région du Périgord où il est né, le 24 juillet 1853. Après des études de droit qui le mènent au grade de licencié, il devient en 1873 rédacteur à *L'Avenir de la Dordogne*, basé à Périgueux, où s'expriment des idées farouchement républicaines et anticléricales. L'idéologie progressiste de ses jeunes années est très présente dans son premier roman, *Les Dames de Lamète*, et elle transparait encore dans les *Contes à la paresseuse*, dès le premier texte où l'on voit, comme une provocation, l'héroïne éprouver dans une église des « spasmes voluptueux¹ » alors qu'elle est en train de prier devant un grand crucifix et qu'elle a l'impression que « l'être divin » s'anime, et encore dans « La Vieille aux yeux verts » où le personnage principal manifeste ouvertement sa dévotion et reproche aux jeunes femmes qui la fréquentent leurs frasques amoureuses, alors même qu'elle abuse des petites filles qu'elle prépare à la communion. Les *Contes à la paresseuse* évoquent cependant le passé de l'auteur de façon plus concrète en mentionnant à quelques reprises la région de ses origines. La première version d'« Histoire d'un lapin amoureux » donne une identité à son narrateur : Louis Nègre-Combe. Son prénom évoque bien sûr celui de l'auteur, mais son nom fait aussi référence à un lieu-dit situé en Dordogne, Nègre-Combe, où Dubut de Laforest possède des terres, comme en atteste son dossier administratif conservé à Beauvais². Ce document évoque un autre lieu-dit où il est aussi propriétaire, Jamaye, lequel donne son nom à l'héroïne du même conte, Marie de Jamaye. Cette dernière possède également des terres dans le Périgord. La dimension originelle de ce conte, publié parmi les premiers, en 1880, transparait dans cette évocation de la biographie de l'écrivain. Sa région natale apparaît encore dans « Le Consolateur » où l'héroïne qui ne parvient pas à accepter la disparition de son époux vit retirée dans un « château du noir Limousin », « tout au fond de la Haute-

1 p. 33

2 Archives départementales de l'Oise. Série M : administration et économie ; personnels administratifs et politiques nommés : MP19. Dubut de Laforest (1880). Dossier administratif.

Vienne¹ », voisine de la Dordogne. Toutefois, c'est plutôt dans la capitale où choisit de vivre Dubut de Laforest en 1881 que sont situées la plupart des intrigues.

À la fin des années 1870, il effectue des démarches auprès du ministère de l'Intérieur pour entrer parmi les cadres du nouveau pouvoir républicain, et le 12 janvier 1880, le président Grévy signe le décret qui le nomme à Beauvais comme conseiller de préfecture. Mais il n'occupe ces fonctions que quelques mois et, très vite, il abandonne une carrière administrative qui s'annonçait pourtant prometteuse. En s'installant à Paris, Dubut de Laforest bouleverse le cours de son existence et le choix qu'il effectue de se consacrer pleinement à la littérature se traduit par une activité foisonnante les années suivantes. Bien qu'il ait renoncé au journalisme pratiqué à *L'Avenir de la Dordogne*, il reste très lié à la presse puisque celle-ci va servir de support à la plupart de ses créations, avant qu'elles soient reliées en volumes. Les *Contes à la paresseuse* en sont un parfait exemple. Toute l'œuvre de Dubut de Laforest présente ainsi une ambiguïté : elle est constituée d'un vaste ensemble de livres, aujourd'hui encore bien identifiés, soigneusement référencés par les services du dépôt légal, et dûment classés dans les rayonnages de la Bibliothèque nationale de France. Mais il est une autre œuvre beaucoup moins visible, qui se présente comme une ombre de la première : elle se développe parallèlement dans les journaux et remet en question la chronologie des textes qui la composent. C'est ainsi que la plupart des contes n'ont pas été écrits l'année où paraît le volume illustré, mais plusieurs mois auparavant, voire davantage : cinq ans séparent la première édition d'« Histoire d'un lapin amoureux », le 13 mars 1880 dans *La Vie moderne*, de son inscription avec les autres textes, publiés initialement pour leur part dans *L'Écho de Paris* en 1884 ou au début de l'année 1885.

Dès son arrivée à Paris, le jeune auteur adhère à la Société des gens de lettres où sa candidature a bénéficié du soutien de François Coppée et Camille Le Senne et, rapidement, paraissent deux romans : *Tête à l'envers* chez l'éditeur Charpentier et dans *La République française* du 1^{er} février au 6 avril ; et *Un Américain de Paris* dans *L'Indépendance belge*, du 3 octobre au 3 novembre. L'année suivante est marquée par *La Crucifiée* chez Calmann Lévy et dans *La Justice*, du 14 juillet au 27 août. À ce moment-là, le jeune écrivain collabore également avec la fameuse revue du *Chat noir*

1 p. 85

où paraissent de nouveaux contes et où, sans doute, il rencontre de nombreux artistes qui illustrent ses textes, de même que la poétesse Marie Kryzinska qui lui dédie un poème, « Les Bijoux faux », le 30 juin 1883. La même année, les éditions Rouveyre et Blond reprennent une nouvelle initialement parue dans *Le Figaro*, « Le Rêve d'un viveur », dans une édition de luxe ornée de généreuses gravures qui préfigure les *Contes à la paresseuse*. En 1884, l'activité littéraire ne faiblit pas puisque ce ne sont pas moins de trois romans qui sont publiés : *Mademoiselle Tantale*, *Belle-Maman*, et *Le Faiseur d'hommes* en collaboration avec Yveling Ram Baud, pseudonyme de Frédéric Gilbert, comme le note Charles Grivel¹. Les deux premiers marquent le commencement d'une longue collaboration avec les éditions Dentu qui va durer jusqu'en 1897, l'année même où seront repris *Les Contes à la paresseuse* dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*. Il entame également au mois de mars une autre collaboration avec un journal fraîchement créé : *L'Écho de Paris*. Il lui fournit pendant un an des chroniques et des contes parmi lesquels se situent la plupart des versions originales des *Contes à la paresseuse* et des *Contes pour les baigneuses* un an après.

Les textes qu'ils réunissent correspondent donc au moment où l'auteur s'inscrit durablement dans le paysage littéraire parisien, où il noue de précieuses relations dans l'univers des lettres. L'année 1885 se poursuit sur un même rythme que les précédentes : en plus des contes, ce sont encore trois romans qui sont publiés : *La Baronne Emma*, *Les Dévorants de Paris* et *Le Gaga* à l'automne. À bien des égards ces derniers ouvrages jouent un rôle charnière dans l'ensemble de l'œuvre de Dubut de Laforest. Jusqu'alors, ses romans manifestaient deux grandes tendances dans ses sources d'inspiration auxquelles ils apportent un bouleversement permettant à l'auteur de renouveler sa démarche dans la seconde moitié des années 1880.

La première situait les actions, ou une partie importante d'entre elles, dans la région du Périgord natal et elles s'organisaient le plus souvent autour d'une situation d'adultère. *Les Dévorants de Paris* remet totalement en question cette démarche puisque son intrigue se déroule exclusivement dans la région parisienne et

1 GRIVEL, Charles. « Pathologie sociale et tératologie littéraire ». In : *Relecture des « petits » naturalistes*. Dir. : Becker, Colette, Dufief Anne-Simone. Nanterre : université de Paris X, centre RITM, 2000, p. 319.

elle est centrée sur des phénomènes d'espionnage et sur le personnage maléfique du baron Gismarck qui donne son titre au second volume. Le changement de tonalité est radical.

La seconde tendance était illustrée par des romans tels que *Mademoiselle Tantale*, *Un Américain de Paris*, *Tête à l'envers* et, encore, *Le Gaga*. Elle avait pour effet d'associer l'art du roman aux recherches scientifiques de l'époque, au point de faire apparaître leurs personnages principaux comme les résultats d'une observation savante, nourrie de la lecture de travaux scientifiques. C'est moins le roman du *Gaga* lui-même que son procès qui trouble cette approche singulière de la création romanesque. Il entraîne une profonde remise en question du « roman scientifique », tel que l'auteur le qualifie au lendemain du procès¹ et il faut attendre plusieurs mois pour que de nouveaux romans soient publiés.

Dans les œuvres qui suivent, la science et le Périgord restent présents, mais au second plan. La production de l'auteur demeure importante, chaque année paraissent un ou plusieurs ouvrages ; il est un auteur phare des éditions Dentu, comme en attestent ses préfaces aux romans de jeunes confrères². En 1897 cependant, elles sont rachetées par les éditions Fayard ; avec *Messidor*, *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* est le dernier fruit d'un partenariat qui aura duré treize ans. Par la suite Dubut de Laforest collabore avec l'imprimeur Paul Dupont qui présente *Pathologie sociale* où sont repris trois romans ainsi que quelques contes et chroniques, avec Arthème Fayard pour *Les Derniers Scandales de Paris* de 1898 à 1900 et *La Traite des blanches* au changement de siècle, avant de s'associer aux éditions Flammarion pour *La Tournée des grands-ducs*, son dernier livre publié avant sa mort volontaire, le 2 avril 1902.

La dernière partie de l'œuvre qu'initie *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* est marquée par un grand nombre de reprises qui font le tout de *Pathologie sociale* et une grande partie des *Derniers Scandales de Paris*. Les deux versions de l'ensemble initialement nommé *Contes à la paresseuse*, puis « Amours d'aujourd'hui », se

1 THIEBAULT-SISSON. « Le condamné d'hier ». *Le Gaulois*, 16 mars 1886, non paginé.

2 En 1888, il écrit les préfaces de trois romans : *Autour du lit* d'Albert Delvallé, *Le Parfum de Christiane*, suivi de *La Dame en noir* de Louis Germont et de *Joyuseté en képi* de Lieutenant Max. Et en 1891, il écrit celle de *Paternité* de Paul Leleu.

situent donc à deux moments clés dans l'ensemble de l'œuvre de Dubut de Laforest. Celle de 1885 achève d'une certaine manière la première partie de sa carrière littéraire, juste avant le procès du *Gaga*, tandis que la seconde version, en 1897, pareille à un miroir, entame la dernière, où l'acte de reprise, au cœur des *Contes à la paresseuse*, joue un rôle essentiel.

*

Parmi la vingtaine de contes parus dans *L'Écho de Paris* d'avril 1884 à mars 1885, Dubut de Laforest en retient neuf pour composer les *Contes à la paresseuse*, auxquels il ajoute « Histoire d'un lapin amoureux » datant de 1880. Les autres seront joints à « La Banban », son premier texte dans *La Vie moderne*, le 20 septembre 1879, ainsi qu'à quelques autres parus dans *Le Figaro, supplément littéraire* et *La Lanterne*, pour constituer *Les Contes pour les baigneuses* en 1886. Les deux recueils sont donc publiés avec un an d'écart et leur composition est issue d'un semblable vivier, même si le second comporte davantage de textes, dix-neuf. Étant donné sa position antérieure, le choix des textes dans les *Contes à la paresseuse* est beaucoup plus significatif que celui du second recueil ; on peut même considérer que dans le premier l'auteur opère une sélection, tandis que le second embrasse les textes restants, de façon nécessaire. L'expression « à la paresseuse » est cependant énigmatique aujourd'hui puisque le terme de « paresseuse » n'a d'autre acception que littérale. Il identifie un destinataire féminin et c'est bien pourquoi Émile Goudeau destine l'ouvrage « à toutes les femmes avides de lectures pimentées ». Cette remarque correspond aussi à certains emplois de l'expression *à la paresseuse* propres au XIX^e siècle. Le Littré explique en effet qu'elle qualifie des éléments de parure féminine : un *corset à la paresseuse* peut être vêtu rapidement car il n'a pas besoin d'être lacé ; et une *coiffure à la paresseuse* peut être appliquée aussi aisément qu'une perruque. Le titre suggère ainsi à la fois les qualités esthétiques de l'ouvrage et la commodité, l'agrément de sa lecture. Dans *La Femme d'affaires* en 1890, le terme de *paresseuse* intervient dans un autre emploi et renvoie à des individus. Il apparaît dans le titre d'une pièce de théâtre, *Le Club des paresseuses* où il désigne alors un groupe de femmes vivant « très paresseusement »,

c'est-à-dire en « us[ant] peu de leur charme¹ ». Les personnages en question ne travaillent pas et se retrouvent dans un club où se développent toutes sortes de quiproquos et d'intrigues sentimentales. Mais c'est peut-être la couverture même du recueil qui fixe le mieux l'explication pouvant être donnée à son titre : la personne représentée est assoupie devant un vaste livre, et bercée par des anges qui volettent autour d'elle. La paresseuse est donc une femme qui dispose du loisir nécessaire à la lecture. La paresseuse, c'est finalement la lectrice des contes qui lui sont dédiés.

La forte hausse de l'alphabétisation qui caractérise le XIX^e siècle a bénéficié en particulier aux femmes, longtemps maintenues dans l'ignorance, et elles composent dans les années 1880 et 1890 un vaste public auquel se destinent tout particulièrement les contes et les romans de Dubut de Laforest. Dans *Le Roman du quotidien*, Anne-Marie Thiesse montre que dans la société très patriarcale de la fin du siècle, la lecture romanesque est perçue comme une activité avant tout féminine, tandis que les hommes sont censés être plus occupés par les affaires sociales et politiques qui remplissent les colonnes des journaux². Toutefois, dans l'expression « à la paresseuse », la préposition *à* n'identifie pas forcément une destinatrice, elle peut aussi être entendue comme la marque d'un hommage ; cet emploi fait envisager les contes comme des textes qui sont en quelque sorte rédigés en l'honneur de la paresseuse, et des lectrices identifiées par cette expression qui prêtent leur attention aux histoires inventées par le romancier. Dans *La Crucifiée* qui paraît un an plus tôt, il témoigne en effet de sa fascination pour le genre féminin, il écrit notamment : « C'est la femme toujours nouvelle avec ses caprices, ses défaillances, ses lâchetés, ses héroïsmes ; c'est la femme toujours modifiée par nos conditions sociales dont j'essaie d'approfondir le mystère. »³ Les *Contes à la paresseuse* en sont un autre témoignage et c'est cette fascination qui semble justifier à la fois le titre et la sélection des textes. L'ensemble du recueil envisage de multiples aspects de la condition féminine et, avec d'autres ouvrages, contribue à une meilleure reconnaissance du rôle des femmes dans la société de son temps.

1 *La Femmes d'affaires*. Paris : Dentu, 1887. p. 294

2 THIESSE, Anne-Marie. *Le Roman du quotidien*. Paris : éditions du Seuil, 2000.

3 *La Crucifiée*. Paris : Dentu, 1884. p. XIII.

Comme le montre Alain Corbin dans son étude sur la prostitution au XIX^e siècle¹, l'hégémonie masculine qui prévaut depuis la Révolution se traduit par une « prolifération » des amours vénales qui marquent la soumission des femmes aux plaisirs des hommes. Or, le premier conte du recueil, « La Dame au mouvement perpétuel », est centré, précisément, sur le plaisir féminin de la duchesse de Trémières qui est ainsi mis en relief, alors que l'ensemble social a tendance à le négliger. Comme elle le souligne, son nom insiste sur sa beauté qui, à la fin du texte, s'effeuille comme les pétales de la rose. Les « sensations voluptueuses » que connaît l'héroïne de manière intempestive font aussi écho au roman de *Mademoiselle Tantale* qui est écrit dans la même période et où l'héroïne, Mary Folkestone, « frappée d'incapacité au point de vue des sens² », est tout son contraire. La dédicace « à miss Mary F*** » de la première version du « Voyage autour d'une jolie femme » peut d'ailleurs être entendue comme une évocation de ce personnage.

Chaque conte est centré sur un personnage féminin et présente une variation de la fascination qui caractérise toute l'œuvre de Dubut de Laforest. Beaucoup sont associés au sentiment amoureux qui connaît plusieurs combinaisons. Ce premier conte est suivi d'une « ravissante histoire » dans laquelle le cousin du narrateur, Lionel, devient l'amant d'une jolie blonde, Marie de Jamaye, en se faisant passer pour son lapin, Loulou, tandis que son mari, quart d'agent de change, est en quelque sorte le dindon de la farce. « Au cercle » présente une semblable tonalité humoristique dans une autre situation d'adultère. Une jeune femme blonde, la « douce Thérèse » y sauve son amant du déshonneur après que son vieux mari, Adolphe Lekain, l'a trahi au cercle en le faisant passer pour un voleur. L'édition en volume de ce texte supprime la « moralité », présente à l'issue du texte dans sa version originale qui soulignait l'intensité du sentiment amoureux et avait pour effet de créer une complicité avec l'héroïne en s'adressant directement à elle : « Un bouquet, un baiser, longtemps, toujours, s'pas, madame ? » Ce passage est toutefois remplacé par une autre formule dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* dont l'effet est semblable : « Et vive le lapin ! »

1 CORBIN, Alain. *Les Filles de nocé : misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*. Paris : Flammarion, 1982.

2 *Mademoiselle Tantale*. Paris : Dentu, 1884. p. VI

Le recueil ne rend pas seulement hommage au sentiment amoureux, il souligne aussi les injustices et les souffrances liées à l'absence de reconnaissance des femmes dans la société française de la fin du XIX^e siècle qui les confinent dans leur rôle de mère et d'épouse. Comme ses romans, les contes de Dubut de Laforest mettent en œuvre une rhétorique de la fiction qui les inscrit profondément dans leur environnement et qui vise à sortir les femmes d'une obscure persécution. « Voyage autour d'une jolie femme – en 80 secondes » est un des textes les plus étonnants de Dubut de Laforest. Jean de Palacio souligne que son titre réfère, de manière ironique, au fameux roman de Jules Verne¹. Il décrit en une série de scènes excessivement courtes toute la vie d'une femme. Elles donnent l'impression d'une succession d'instantanés envisageant les étapes cruciales d'une existence entière, comme le ferait un album photo. Son mariage avec un homme qu'elle ne connaît pas, et non avec son cousin Paul dont elle est amoureuse, montre que le sentiment est exclu de l'union civile ; il suggère que le choix d'une épouse est avant tout justifié par l'importance de sa dot, c'est un arrangement financier qui évacue toute forme de sentiment, comme le dénoncent bien d'autres épisodes dans l'œuvre romanesque.

Mais c'est surtout « Le Cas de Miss Brighton » qui illustre la principale injustice subie par les femmes tout au long du siècle. Celle-ci réside dans « l'impunité du séducteur », telle que la décrit Marie-Victoire Louis dans *Le Droit de cuissage*². Elle tient au fait qu'en cas de grossesse survenue hors mariage, toute recherche de paternité est interdite depuis le Code Napoléon et, par conséquent, toute la responsabilité de l'enfant à naître doit être assumée par sa mère. De la sorte, le séducteur n'a aucune obligation de reconnaître son enfant et, alors même que la société n'accorde aux femmes aucune fonction sociale en leur refusant l'accès au rang de citoyennes et en les privant de responsabilité civile, ce sont elles qui doivent assumer toutes les conséquences de la séduction en cas de naissance hors mariage ! Dans plusieurs romans Dubut de Laforest souligne le déshonneur et le dénuement qui en résultent. « Le Cas de Miss Brighton » est une démonstration des malheurs consécutifs à cet état de fait.

1 PALACIO, Jean de. *Le Silence des textes : Poétique de la Décadence*. Louvain (Belgique) : éditions Peeters, 2003. p. 151

2 LOUIS, Marie-Victoire. *Le Droit de cuissage : France 1860-1930*. Paris : éditions de l'Atelier, éditions ouvrières, 1994.

Winifred Brighton a été séduite par un jeune français, Henri de Maufran ; il lui a promis de l'épouser ; elle l'a présenté à ses parents et les amants ont « dépassé les bornes du flirtage ». Winifred est tombée enceinte, mais le comte est reparti en France sans jamais revenir. Le texte décrit un mouvement de déchéance depuis les premières pages où les deux jeunes gens se rencontrent et découvrent l'Angleterre dans le « magnifique spectacle » d'un soleil couchant sur les rives de la Tamise, jusqu'à la fin qui décrit la « pourriture » dans laquelle a sombré l'héroïne. Après la trahison de son amant, elle organise sa vengeance en lui transmettant une maladie vénérienne dont elle s'est infectée volontairement en surmontant « toutes les rancoeurs, tous les dégoûts ». Plus qu'un attendrissement à l'égard de sa situation, le texte suscite une certaine inquiétude liée à la froide et horrible vengeance que Winifred organise. Bien qu'elle soit exposée à tous les risques de la séduction, l'héroïne n'apparaît pas comme un être faible suscitant la compassion, elle doit au contraire inquiéter par la violence que peut entraîner la lamentable injustice qu'elle a subie, appelant au châtement, de manière implacable. Bien d'autres personnages illustrent ce phénomène : la situation de Ravidia Brizol dans *La Bonne à tout faire* est semblable qui se venge sur tous les hommes en contaminant ceux qu'elle rencontre, et Francine Mâchelot, sans se rendre malade, organise elle aussi sa vengeance dans *Le Grappin* après l'abandon de son amant. Pour la dénoncer, Dubut de Laforest présente d'abord l'impunité du séducteur comme un danger. Elle apparaît toutefois de façon moins violente dans beaucoup d'autres situations qui jouent une même fonction d'alerte, mais en suscitant plutôt un sentiment de compassion à l'égard de la femme abandonnée, la pitié plutôt que la frayeur, selon la terminologie aristotélicienne. Et à la fin de son œuvre l'auteur exprime à plusieurs reprises la revendication d'une loi autorisant la recherche de paternité qui mettrait un terme à l'irresponsabilité masculine. Une autre conséquence à l'impunité du séducteur est qu'elle contribue au développement de la prostitution à la fin du siècle qu'analyse Alain Corbin : plusieurs héroïnes, à l'instar d'Elvire Martignac dans *Les Derniers Scandales de Paris*, sont contraintes à vendre leur corps pour subvenir au besoin d'un nouveau-né non désiré. La prostitution occupe une place très importante dans l'ensemble de l'œuvre et elle apparaît dans « La Femme du fou » avec Françoise Lavaud qui accueille chez elle le narrateur Monistrac, lequel est remplacé par Théophile Damrémont

dans la reprise des *Derniers Scandales de Paris*. Dans ce conte, la prostituée est toutefois présentée de manière très ambiguë : ses difficultés sociales sont certes évoquées, mais le narrateur, Monistrac, pense que sa rencontre lui portera malheur et Théophile Damrémont regrettera de ne pas l'avoir étranglée. La galerie des personnages féminins se teinte ainsi de nuances qu'accroissent la « vieille aux yeux verts » déjà évoquée et le duel que se livrent les deux héroïnes extraordinaires d'« Entre femmes ». Olga Mezaroff et Maria Herloso incarnent deux stéréotypes de la beauté féminine de façon radicale et le sentiment de jalousie éprouvé par la première prend de telles proportions qu'il la conduit à une fureur destructrice et criminelle.

Le recueil de 1885 s'achève avec « Le Consolateur ». Sa position finale lui donne une importance essentielle puisque, comme le montre les travaux d'Armine Kotin Mortimer¹, la fin d'un ouvrage ou d'une intrigue exprime souvent le sens, la finalité d'un projet littéraire. Comme les personnages des textes à la tonalité humoristique, son héroïne, Alice de Marval, est très belle : quand son mari était en vie, elle était « l'enchanteresse du faubourg de Saint-Germain, la rieuse indomptable des salons ». Mais le mari est mort. Sa disparition a provoqué un tel accablement qu'elle a finalement refusé de l'accepter en faisant fabriquer un mannequin à l'image de son époux. Elle partage désormais sa vie avec un être factice, seule dans un château du Limousin où la jeune femme s'est retirée. Ce conte peut dans une large mesure être interprété comme une métaphore de tout le recueil. De la même façon que le mannequin, les *Contes à la paresseuse* sont finalement un succédané du sentiment amoureux qu'ils célèbrent. Objet inanimé, l'ouvrage console en quelque sorte des malheurs et des chagrins en donnant accès à un ensemble de fictions où les magnifiques héroïnes sont autant de reflets proposés aux lectrices, tout en témoignant d'une fascination et d'une affection se portant sur le genre féminin. Celle-ci correspond à l'ensemble de l'œuvre et se traduit par une vaste galerie d'héroïnes extraordinaires, depuis Pauline Télén dans *Les Dames de Lamète*, jusqu'à Rose Bonjour dans *La Tournée des grands-ducs*.

*

1 KOTIN MORTIMER, Armine. *La Clôture narrative*. Paris : Librairie José Corti, 1985.

Les différentes versions que présentent les recueils de Dubut de Laforest témoignent, par le geste de reprise qu'ils instituent, d'obsessions particulières qui sous-tendent toutes ses créations. L'existence même des *Contes à la paresseuse* est l'aboutissement d'une sélection qui n'est pas anodine, comme cela vient d'être constaté. Elle marque une intention qui se manifeste de façon concrète par les choix qu'elle effectue. L'ordre dans lequel les textes sont présentés, différents dans les deux principales versions, ne suit pas l'ordre chronologique initial, il n'est donc pas non plus anodin ni accidentel, même si l'analyse des principes ayant déterminé les deux successions ne va pas de soi. Et il en est de même pour les nombreuses variantes qui altèrent à chaque fois le déroulement narratif et dans lesquelles certaines orientations peuvent être identifiées. Enfin, les deux contes repris dans *Les Derniers Scandales de Paris* y jouent un rôle tout particulier. Dans les *Contes à la paresseuse*, le texte le plus ancien, et le plus gai, se situe en deuxième position. Jusqu'à la cinquième, les histoires ne présentent pas de violence notable, aucun des « piments » évoqués par Émile Goudeau. L'ensemble décrit ainsi une gradation dans l'intensité émotionnelle et la gravité des situations représentées. Le mouvement sera presque inverse dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*. Les trois textes en position centrale dans le premier recueil : « Le Cas de Miss Brighton », « Au cercle » et « Il a tué sa bonne » sont ceux où la critique sociale est la plus sensible. Le premier dénonce l'impunité du séducteur et le dernier l'inefficacité de la justice qui semble aveuglée par l'ambition de son représentant, Ernest Palombre : le juge soutient, malgré les grandes réserves de son médecin légiste, la culpabilité d'Antoine Bernel, au point d'envoyer au bagne un innocent, parce que cela peut servir son avancement ! Quant au texte central, « Au cercle », il marque également une intention satirique en mettant en scène les effets de la calomnie, laquelle sera primordiale dans *Les Derniers Scandales de Paris*, avec le guet-apens subi par Lionel d'Esbly, à la source de toute l'intrigue. La position finale du « Consolateur », déjà évoquée, qui peut être interprété comme une métaphore de la lecture explique le titre du recueil et le fait envisager comme un acte d'hommage.

Dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*, les contes les plus violents sont placés au début. Leur ordonnancement paraît cependant moins démonstratif que dans le premier recueil, il est en effet marqué par des associations thématiques opérant des rapprochements. Les deux premiers, « La comtesse Mezaroff » et

« Vengeance d'Angleterre », ont en commun de présenter des gestes violents portant atteinte à l'intégrité physique des personnages. Les trois suivants se déroulent dans des lieux de rencontres sociales où commencent les intrigues : une église dans « Une nuit de Noël », un cercle de jeu dans « Histoire de club » et un établissement de soin dans « Histoire d'un lapin amoureux ». Ensuite, deux contes décrivent la destinée entière de deux héroïnes particulières : Alice de Marval dans « Jeune veuve » et Berthe dans « Voyage autour d'une jolie femme ». Les derniers textes évoquent enfin les défaillances de la justice qui fait erreur en condamnant Antoine Bernel dans « Il a tué sa bonne » et qui méconnaît les crimes de la duchesse de Louveuse dans « La Dame aux yeux verts ». Ils annoncent ainsi *Les Derniers Scandales de Paris* dont la parution commence l'année suivante, et où le juge Crudières chargé de résoudre les meurtres d'Arthur de La Plaçade est impuissant à réunir des preuves contre l'assassin. La série en trente-sept volumes reprend également deux contes issus du recueil et leur fait ainsi acquérir une importance toute particulière. Le premier d'entre eux intervient dans le livre IX, *Les Victimes de la débauche*. Il est relié à l'intrigue principale parce que son héroïne, la duchesse de Louveuse, est une connaissance de Huguette de Mirandole, alias Madame Don Juan. Cette dernière figure un personnage de lesbienne particulièrement ambigu : dans son ensemble *Les Derniers Scandales de Paris* reflète et se fait l'écho d'une société qui reste intransigeante et tolère mal le saphisme, qualifié par l'auteur de « pourriture » à plusieurs reprises. Néanmoins, il multiplie les traits de caractère positifs du personnage de Madame Don Juan, ce qui le conduit à la représenter aussi comme un espoir d'émancipation féminine et d'affranchissement du joug patriarcal. La reprise du conte contribue à ce phénomène puisque c'est elle qui offre à la duchesse à la fin de l'histoire un lot de poupées, et qui met fin de cette manière à ses agissements criminels.

L'effet est semblable dans la reprise de « La Femme du fou » où Théophile Damrémont prend les traits du narrateur Monistrac. Le rôle qu'il joue dans ce conte contribue à redresser son image de malfaiteur qui se teinte, elle aussi, de nuances et lui fait acquérir une certaine ambiguïté. Il est ainsi opposé au dangereux Arthur de la Plaçade qui, pour sa part, en est dénué, et constitue une incarnation absolue du criminel, épuré de toute qualité, à l'instar de Giacomo Trabelli dans *L'Homme de joie*, ou d'Étienne Daupier dans *Messidor*.

Quand il revient sur des contes antérieurs, Dubut de Laforest ne se contente pas de reproduire d'anciens textes, comme on le ferait aujourd'hui, par un simple copier-coller d'ordinateur. Il s'agit plutôt, à chaque fois, de faire apparaître de nouveaux effets de sens, de donner à ses créations de nouvelles résonances qui découlent d'une nouvelle situation et d'un nouvel agencement. Les nombreuses variantes qui parsèment l'ensemble des textes accentuent ce phénomène. Elles leur font prendre de nouveaux traits, orientent leur interprétation, comme le ferait un maquillage singulier. Elles sont toutes présentées dans le texte qui suit, sous la forme de notes de bas de page¹. Elles sont toutefois si nombreuses qu'il est sans doute préférable, si l'on découvre les textes, de ne pas s'y arrêter, au moins lors de la première lecture. En y revenant, on s'aperçoit qu'elles transforment, parfois radicalement, le sens des contes ; chacune d'entre elles manifeste encore une intention particulière. Il est toutefois souvent malaisé d'identifier ce qui a déterminé le choix de telle ou telle qualification, de telle ou telle périphrase, de telle ou telle suppression. Dans le vaste ensemble des variantes qu'ont connu les *Contes à la paresseuse*, trois grandes tendances peuvent néanmoins être distinguées. À la manière du fond de teint, les plus nombreuses ont pour effet de lisser les textes, d'en gommer les aspérités pour aller dans le sens d'une épure ou d'une plus grande harmonie. D'autres, comme les crayons ou le fard à paupières, ont pour effet de renforcer telle ou telle expression, tel ou tel aspect de l'intrigue et, dans l'ensemble, ces variantes ont souvent pour fonction de désambigüiser les versions antérieures. Elles orientent ainsi la lecture vers une compréhension, et une interprétation, particulières. Enfin, quelques-unes vont au-delà d'un effet cosmétique et modifient profondément le sens et la portée des textes. Elles sont toutefois si nombreuses qu'il est impossible ici de les examiner toutes une à une. Voici cependant quelques exemples significatifs illustrant chacun de trois grands types de modifications effectuées dans les textes.

Parmi les variantes qui ont pour effet de lisser les textes, d'apporter une sorte de vernis, l'auteur a tendance à effacer, ou au

1 Les variantes sont signalées par la mention *Var.* (pour *variante*) qui précède la formulation différente donnée entre guillemets, et le volume où elle intervient, mentionné pour sa part entre parenthèses et de manière abrégée, afin d'éviter toute surcharge des notes de bas de page.

moins atténuer, les références à sa biographie, c'est ainsi que la mention d'Alexandre Dumas fils avec qui l'auteur partage des relations d'amitié dans les années 1880 est supprimée dès la deuxième version d'« Entre femmes »¹. De la même façon, le lien avec Marie de Jamaye disparaît d'abord en supprimant sa particule de noblesse et, dans la troisième version d'« Histoire d'un lapin amoureux », quand son mari évoque les terres que le couple possède, l'expression « nos terres de Jamaye » devient « nos terres du Périgord »². L'auteur choisit aussi parfois des mots plus précis, qui correspondent mieux à ce qu'il s'agit d'exprimer. Lorsque dans le premier conte le mari dit à sa femme ses soupçons d'adultère, l'auteur utilise le verbe *gémir* pour qualifier la réaction de l'épouse, plutôt que *faire* dans un emploi déclaratif. De façon semblable, certains mots sont changés dans la version de 1897 dont on peut supposer qu'ils correspondent mieux à un usage qui a évolué. C'est ainsi que « l'eau de *schwallen* » est remplacée par une « eau minérale » dans « Histoire d'un lapin amoureux »³. Il a aussi tendance à supprimer les mots rares et à privilégier les emplois les plus communs : « flirtage » disparaît au profit de « flirt » dans « Le Cas de Miss Brighton »⁴, et *vieillir*, dans un emploi substantivé, est remplacé par *vieillesse* dans « La Vieille aux yeux verts »⁵. Il cherche par ailleurs à corriger ce qui peut apparaître comme des lourdeurs stylistiques, c'est ainsi que « l'un des plus somptueux hôtel » où le son [p] se répète de façon peu gracieuse est remplacé par « un des somptueux hôtels » dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*⁶. Dans leur ensemble, les variantes vont souvent dans le sens d'une épure, d'un resserrement sur les enjeux au centre de la narration.

Ce premier geste est accompagné du renforcement d'aspects essentiels qui visent à guider la lecture vers une interprétation particulière. « Histoire d'un lapin amoureux » est un des rares textes que l'auteur situe avant « l'année terrible » qui voit la défaite de la France contre la Prusse au printemps 1871, avant que le pays connaisse une violente guerre civile avec la Commune de Paris. Sans doute cette situation, en 1869, dans un établissement de soin

1 p. 68

2 p. 38

3 p. 36

4 p. 51

5 p. 71

6 p. 72

de Plessy-les-Roses que, depuis, « les boulets prussiens ont semé aux quatre vents¹ », justifie-t-elle la bonne humeur qui prévaut dans l'ensemble de l'intrigue centrée sur une relation d'adultère présentée de manière farcesque. Or, plusieurs variantes que connaît le texte rendent l'univers de Marie Jamaye moins exubérant et lui donnent un charme moins tapageur et stéréotypé que dans sa première apparition. La « porte capitonnée de rose cerise » de son « charmant boudoir » disparaît dès la deuxième version pour être remplacée par une simple porte. L'héroïne devient aussi plus sensuelle. Le pli remis à son amant qui n'était au départ qu'une modeste « carte » est remplacé par « un billet qui sentait bon » dans les *Contes à la paresseuse*. Et après que Lionel lui a donné la réponse de son mari, l'auteur ajoute qu'elle lui répond « avec un soupir de lassitude »². La dernière version ajoute également une formule qui clôt le texte : « Et vive le lapin ! » Celle-ci marque une complicité avec l'héroïne, d'autant plus grande que sa beauté est devenue plus douce, plus authentique, tandis que l'impression de luxe qui l'entourait a été atténuée.

Alors que la plupart des variantes ont pour effet de limiter les ambiguïtés, en supprimant la conclusion d'« Au cercle » dans les *Contes à la paresseuse*, l'auteur crée une ouverture à la fin de la nouvelle et laisse au lecteur le soin d'imaginer sa conclusion. L'ambiguïté est toutefois levée dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* où il ajoute : « ... Et l'histoire a été arrangée.³ » Le geste est semblable à la fin de « La Vieille aux yeux verts » où le complément effectué dans les deux dernières versions fixe le sens et l'interprétation du texte en lui donnant une clôture : « Le remède triomphe, et la duchesse, moins hostile aux naturels amours, joue avec des poupées.⁴ »

Dans « Le Consolateur » qui cristallise l'amour induit par l'ensemble du recueil, les versions successives ont pour effet d'accentuer la beauté et l'empathie pour l'héroïne qui désespère de la mort de son mari. La qualification de « dame » au début de texte devient « noble dame » ; l'amour qu'elle partageait était comparé dans les deux premières versions à des lilas qui deviennent des roses dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*. Un peu plus loin, l'auteur ajoute des précisions qui ont pour effet d'accroître sa

1 p. 35

2 p. 38

3 p. 60

4 p. 76

personnalisation. « Elle tressaille aux souvenirs des espérances brisées » devient « Alors la comtesse se réveille de sa torpeur et tressaille au souvenir des espérances brisées.¹ » Sans bouleverser le sens du texte, ces modifications augmentent l'importance de l'héroïne en renforçant sa caractérisation. Comme les précédentes, ces variantes soulignent un aspect du conte ; elles centrent l'attention sur l'amour désespéré du personnage, plus que sur son caractère irrationnel.

Quelques modifications altèrent cependant plus profondément le sens des textes. Dans le premier d'entre eux, « La Dame au mouvement perpétuel », les sensations voluptueuses de l'héroïne initialement qualifiées de « secret de femme » deviennent en 1897 un « secret de Pathologie ». Certes ce changement peut être motivé par la concomitance du recueil avec celui de *Pathologie sociale* et il accentue le parallèle qui peut être trouvé entre ce personnage et Mary Folkestone, laquelle manifeste tant de troubles qu'elle consulte plusieurs médecins. Le caractère pathologique des sensations éprouvées par la comtesse de Trémières n'allait pourtant pas de soi dans les versions initiales. Le changement d'un seul mot modifie considérablement toute la portée du texte. L'auteur insiste ainsi sur une dimension qui n'était que suggérée.

La reprise de « La Vieille aux yeux verts » dans *Les Derniers Scandales de Paris* présente un effet du même ordre. Les attouchements de la duchesse de Louveuse subis par l'enfant Jeanne Bontel étaient évoqués de manière elliptique dans les autres versions. Dans celle-ci, ils sont signalés par deux lignes marquées de plusieurs points, avec lesquels l'auteur met en relief l'attentat aux mœurs qui se produit alors, comme il le fait à d'autres reprises dans l'ensemble de la série.

Les exemples qui viennent d'être présentés montrent que le passage d'une version à l'autre n'est jamais gratuit, il atteste d'un regard sans complaisance de l'auteur sur ses œuvres précédentes qui s'exprime en de nombreuses variantes. C'est à chaque fois un nouveau texte, témoignant d'une analyse de versions antérieures, qui est proposé au lecteur. L'ensemble des contes sont publiés aujourd'hui avec toutes leurs variantes dans l'espoir d'offrir au lecteur, et à la lectrice, modernes la possibilité d'un accès au formidable travail d'écrivain que chacune d'entre elles manifeste.

1 p. 86

*

En comparant le recueil à de « délicats bijoux », Émile Goudeau souligne le raffinement des textes qui sont assemblés dans les *Contes à la paresseuse*. La réflexion artistique dont témoigne chacune des illustrations qui les accompagnent dans leur édition originale accentue l'impression d'élégance suscitée par l'ensemble.

L'ouvrage se situe à un moment singulier de la carrière littéraire de son auteur. Il cristallise une forme d'aboutissement au choix effectué quelques années plus tôt par Dubut de Laforest d'abandonner la haute administration pour se consacrer totalement à la littérature. Sa publication en août 1885 se produit quelques mois avant le commencement de la longue procédure judiciaire que connaît *Le Gaga* et qui entraîne une profonde remise en question des choix esthétiques du romancier.

Les contes évoquent différents aspects de sa biographie, avec d'abord ses origines périgourdines qui interviennent à quelques reprises, de même que l'engagement républicain de sa jeunesse qui se manifeste encore à quelques occasions en de légères pointes anticléricales. Celles-ci évoquent les premières années succédant à ses études de droit où il était rédacteur à *L'Avenir de la Dordogne*. L'importance de la presse dans sa vie ne se réduit pas à son expérience professionnelle initiale. L'imprimé périodique sert aussi de support à la plupart de ses créations littéraires. Ces dernières constituent certes une œuvre bien identifiée qui s'articule en une petite centaine de livres, mais elle se réalise également dans une multitude de journaux où les romans se donnent en feuilletons et où les contes ont d'abord été publiés, avant d'être reliés en cinq volumes agrémentés de précieuses gravures.

Le titre du recueil des *Contes à la paresseuse* se présente d'abord comme une énigme lancée au lecteur. Nous avons constaté qu'il peut être compris comme une formule rendant hommage au genre féminin et, plus précisément, à la lectrice qui leur accorde son loisir, à qui ils sont offerts, « comme une pâtisserie du langage ». Cette interprétation se justifie aussi par le choix des textes que renferme l'ouvrage. Tous présentent en leur centre une ou plusieurs héroïnes exceptionnelles et le sentiment amoureux qui leur est associé connaît de multiples variations. Les textes envisagent ainsi différents aspects de charmes propres

aux femmes, mais aussi leur faiblesse, leur violence, et les sévères injustices qu'elles subissent encore dans la société très patriarcale du XIX^e siècle. Cet aspect connaîtra de nombreux développements dans les œuvres ultérieures où elles sont dénoncées, parfois de manière véhémement, comme dans *Les Derniers Scandales de Paris* ou *La Bonne à tout faire*, avec les suicides de Charlotte Vaussanges et d'Euloge Tillancourt.

L'image des femmes connaît ainsi d'infinies nuances et variations, depuis la grâce de la jeune Miss Brighton ou l'érotisme de la « dame au mouvement perpétuel », jusqu'à la fureur destructrice de la comtesse Mezaroff. Loin d'entretenir d'anciens préjugés, l'auteur incite au questionnement, il se distingue par la subtilité qu'il manifeste de cette manière et qui engage à considérer la place des femmes dans l'ensemble social d'une façon totalement renouvelée. De ce point de vue, le dernier conte du recueil, « Le Consolateur » est particulièrement ambigu. À l'instar de *Mademoiselle Tantale* auquel il est fait référence, il peut être compris comme l'expression, la dramatisation d'une pathologie singulière, consécutive à la violence du deuil éprouvé par son héroïne. Mais il peut également être interprété comme une métaphore de l'ensemble du recueil et, plus généralement, de la lecture littéraire, en tant que subterfuge permettant de trouver l'apaisement, de panser les blessures apportées par les malheurs de toute existence.

Les *Contes à la paresseuse* sont aussi emblématiques du geste de reprise qui caractérise toute l'œuvre de Dubut de Laforest et qui est liée, comme une conséquence, à ses nombreux supports. Les versions successives connues par les textes sont d'abord les témoignages des différents aspects de leur matérialité. Mais elles présentent surtout, à chaque fois, de nouvelles orientations, des choix originaux par lesquels l'auteur modifie l'agencement, et donc le sens même de ses textes. Il opère également une multitude de retouches qui apportent de nouvelles expressions, de nouvelles teintes et de nouvelles résonances, comme la lumière d'un jour de pluie et de soleil le ferait sur un majestueux paysage.

CONTES À LA PARESSEUSE

LA DAME AU MOUVEMENT PERPÉTUEL¹

Ce jour-là – un vendredi – la jeune comtesse de Trémières rentrait encore plus pâle et plus défaite que de coutume à son hôtel de la rue de Varennes. Des cercles violacés sous les yeux, les lèvres mi-ouvertes, le front perlé de gouttelettes de sueur, enfin tout un désordre dans sa charmante figure de madone italienne. Elle monta péniblement l’escalier qui conduisait à son appartement², très peureuse et si lasse que son léger chapeau-capote³ lui semblait un casque de fer et que son costume de velours bleu emprisonnait son corps, raide comme une armure⁴.

Tout lui était lourd, même les dentelles de sa robe, même ses gants, même ses bagues.

Déjà, à plusieurs reprises, le comte Georges de Trémières – un gentilhomme normand – avait paru inquiet, ombrageux, en présence des lassitudes inexplicables de sa femme.

Craignant de rencontrer son mari, la comtesse hâta le pas⁵, traversa le couloir et entra dans sa chambre, le cœur battant.

Comme la jeune femme se déshabillait, deux petits coups secs retentirent à la porte.⁶ Une voix demanda :

– Madeleine ?...

1 « La Dame au mouvement perpétuel » est paru initialement le 14 décembre 1884 dans *L'Écho de Paris*. Avec l'ensemble des textes composant les *Contes à la paresseuse*, il est repris en 1897 dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* pour constituer la seconde partie de l'ouvrage : « Amours d'aujourd'hui ». Dans cette reprise, « La Dame au mouvement perpétuel » occupe la sixième position.

2 *Var.* « qui conduisait à sa chambre ». (*Les Amours...*)

3 Chapeau féminin à brides.

4 *Var.* « emprisonnait son corps, comme une armure ». (*L'Écho...*)

5 *Var.* « Craignant de rencontrer le mari, elle hâta le pas ». (*Les Amours...*)

6 *Var.* « M^{me} de Trémières se déshabillait ; deux petits coups secs retentirent à la porte. » (*Les Amours...*)

Une voix plus douce, presque tremblante, répondit :

– C’est vous, Georges ?

– C’est moi !...

La comtesse entr’ouvrit la porte. M. de Trémières apparut.¹

– D’où venez-vous ?²

– Je reviens de faire des emplettes...

– En voiture ?

– Oui.

– Vous mentez !...

– Monsieur !...

Alors le comte marcha vers sa femme et il la saisit au poignet.

Puis il la regarda dans les yeux :

– Le nom de votre amant ?...

– Oh !... fit-elle³, avec un gros soupir de fillette.

Mais il la tenait toujours :

– Je vous dis que vous mentez !... Encore une fois, Madame, d’où venez-vous ?

– J’ai répondu...

– Misérable femme ! vous avez tort de croire que je serai plus longtemps votre dupe... Depuis quelques jours je vous observe... Vous vous cachez de moi lorsque vous rentrez à l’hôtel ; vous vous cachez de vos domestiques, parce que vous sentez bien que votre infamie est vivante pour tous, sur votre visage... Les heures d’amour passent vite ; le temps presse et l’on ne peut plus réparer les ravages de l’amant, le ravage des caresses...

La comtesse, tout en pleurs, ne se défendait pas.

Tel qu’un paysan remuant le sol pour y chercher un trésor imaginaire, le gentilhomme brutal renversa et fouilla ce corps de femme⁴, déchirant les jupes, faisant craquer les linges.

Elle restait, là, immobile, couchée sur les tapis⁵, sans une plainte, avec des larmes froides, le long de ses joues.

Quand, après son investigation farouche, M. de Trémières crut avoir découvert les preuves irréfutables de la culpabilité de sa femme, il reprit son calme.⁶

1 *Var.* « M. de Trémières entra. » (*Les Amours...*)

2 *Var.* « D’où venez-vous, madame ? » (*Les Amours...*)

3 *Var.* « Oh !... gémit-elle ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* « le gentilhomme brutal fouilla ce corps de femme ». (*L’Écho...*)

5 *Var.* « couchée sur le tapis ». (*Les Amours...*)

6 *Var.* « les preuves irréfutables de l’adultère, il dit : » (*Les Amours...*)

– Madame, dit-il¹, à dater de ce jour, vous êtes libre de vos actes...

Mon notaire vous remettra intégralement votre fortune...

– Et ma fille ?...

– Votre fille vous appartient... Emmenez-la !... Adieu, Madame !...

Pourtant, ils s’étaient aimés.²

Trois ans de mariage. Des rentes à ne savoir qu’en faire ; un blason, l’orgueil de l’armorial de France³ ; une fille, un bijou d’enfant. Tous deux amoureux, pleins de la joie de vivre.

Est-elle vraiment coupable, celle qu’il a chassée ?

C’est la question qu’à ses heures de tristesse, le comte de Trémières se pose toujours.⁴ Et il dit : Oui !... car toujours reparait le mignon visage fatigué, éreinté.

Madame de Trémières s’en est allée vivre dans sa famille au fond de la Touraine. Les tendresses de sa mère, les rires de son enfant sont impuissants à la rendre joyeuse : elle a un secret dont elle meurt, un secret de femme⁵.

Là-bas, que l’hiver souffle la froidure, que le printemps rayonne, que l’été charrie ses feux⁶, ou que l’automne dise la magnificence de la nature épanouie, Madeleine s’agite, Madeleine se meurt.

Elle se meurt doucement, mais sûrement, dans sa fleur de jeunesse tourmentée⁷.

Quelle est donc la cause du chagrin qui la mine ?

La perte d’un amant ?...

Son mari a été fou et lâche.⁸ Jamais épouse ne fut plus fidèle.

Les folies d’un vice ?...

Oh ! non !... Jamais femme ne fut plus vertueuse.

Alors, quoi ?...

Ces pages arrachées à son livre de douleur, acceptez-les, comme une confession réelle. Lisez-les ; mais souvenez-vous du mot de

1 *Var.* « dit-il » est supprimé. (*Les Amours...*)

2 *Var.* « Pourtant ils s’étaient aimés. Lui trente ans ; elle, vingt-cinq ans à peine. » (*L’Écho...*)

3 Recueil des emblèmes français.

4 *Var.* « C’est la question douloureuse que le comte de Trémières se pose toujours. » (*Les Amours...*)

5 *Var.* « un secret de Pathologie ». (*Les Amours...*)

6 *Var.* « que l’été allume ses feux ». (*Les Amours...*)

7 *Var.* « dans sa fleur de jeunesse ». (*Les Amours...*)

8 *Var.* « Son mari a été idiot et lâche. » (*Les Amours...*)

La Mettrie¹ :

« On dit mieux les choses, en les supprimant ; on irrite les désirs, en aiguillonnant la curiosité de l'esprit, sur un objet en partie couvert, qu'on ne devine pas encore et qu'on veut avoir l'honneur de deviner. »

LA CONFESSION DE MADELEINE²

APRÈS UNE NUIT DE BAL

Mon mari me regardait danser, au bras du vieux baron de Formose... Georges me souriait au passage et je lui rendais son sourire. Il comprenait bien que le valseur n'existait pas pour moi et que toute ma pensée, tous mes désirs, toutes mes fièvres allaient vers l'homme que j'aime, le seul que je veuille aimer... À un moment, sans que je puisse expliquer ce mystère, il s'est fait en moi un trouble bizarre... Mes yeux se sont obscurcis... Je défailtais, honteuse d'une volupté que je n'avais pas recherchée, que je voulais fuir...

Était-ce la chaleur du salon, l'éclat des lustres, l'étreinte à peine marquée de M. de Formose, un vieillard ?... Je ne sais pas...

AU RETOUR DU BOIS³

Ma belle-mère se trouvait seule avec moi dans la calèche qui faisait le tour du lac. Sur mon ordre, le cocher a ralenti le pas des chevaux. Malgré l'extrême lenteur de la marche, j'éprouvais une sensation voluptueuse : des mains invisibles me berçaient... Était-ce le léger cahotement de la voiture ?

J'ai déjà ressenti la même ivresse – je rougis de l'écrire – le même bonheur, un jour que, toute jeune fille, je montais sur les chevaux de bois...

EN RESPIRANT L'ODEUR DES FLEURS

Un seul bouquet d'héliotropes et de jasmins¹ a suffi pour me jeter dans un état d'exaltation étrange... Les senteurs me prenaient à la gorge... Je haletais, énervée...²

Après avoir renoncé au cheval, aux longues promenades en voiture, faut-il encore que je renonce à me mouvoir ?... J'ai refusé les soins de mes femmes de chambre... Tout contact m'énervé... La moiteur du lit, alors même que je suis seule, m'exaspère.

Après la rupture

Georges m'a chassée de sa maison, comme une infâme³ !

Il a bien fait. Je suis une malheureuse créature... J'ai été sur le point de tout lui avouer.

Un mari ne croit pas à ces fatalités ; il a le droit de ne pas y croire.

Mon visage, mon corps, tout mon être, les battements de ma poitrine, la décoloration de mes lèvres, mon regard éteint, accusaient des ravages d'amour... Je n'appartenais plus à Georges, étant la proie de toutes choses, la femme sensuelle qui frissonne, se pâme et jouit⁴, sans désir, sans vice, de par l'ordre d'une volonté mystérieuse et implacable...

... Doublement abritée par le calme de la province et de la famille, j'espérais pouvoir lutter contre ces émotions qui se succèdent malgré mes révoltes, malgré mes angoisses⁵. Mais, aujourd'hui, je vois bien qu'il n'y a plus d'espoir. Je me consume dans le dédale de ce chemin mouillé de mes larmes, rouge de mon sang... La tempête souffle encore. Si, les mains jointes, je crie : « Assez !... » une voix répond : « Toujours !... Toujours !... Toujours !... »

Je suis obligée de dire à ma fille : « Tes caresses me font mal, » comme je disais à mes femmes de chambre : « Ne me touchez pas !... »

J'ai essayé des bromures, de toutes les médications à la mode... Rien !... Rien !...

1 Julien Offray de La Mettrie (1709-1751) est un médecin et philosophe français. La citation donnée par Dubut de Laforest lui est attribuée par le marquis de Sade dans une note de *La Nouvelle Justine*.

2 L'intertitre « La Confession de Madeleine » est supprimé. (*Les Amours...*)

3 *Var*: « LE RETOUR DU BOIS ». (*Les Amours...*)

1 *Var*: « Un seul bouquet de verveines et de jasmins ». (*L'Écho...*)

2 *Var*: « Je haletais, éperdue... » (*L'Écho...*)

3 *Var*: « comme une drôlesse ». (*Les Amours...*)

4 *Var*: « qui frissonne, se pâme et se réjouit ». (*L'Écho...*)

5 *Var*: « qui se succèdent, malgré mes angoisses ». (*Les Amours...*)

J'ai voulu prier : un soir, à l'église du village, toute seule, affolée, éperdue, je me suis agenouillée¹ devant le grand crucifix ; et voilà que, brusquement, l'être divin s'est animé et que la vision a déterminé des spasmes voluptueux, autant que les réalités et les contacts²... Ma vie se désagrège, lambeau par lambeau ; elle s'effeuille au moindre zéphir, au moindre toucher, comme les roses, les *Trémières* dont je porte le nom... Mes plaisirs de femme ne sont plus que d'horribles douleurs... Heureuses les créatures dont les sens restent éternellement glacés !...

1 *Var.* « toute seule, je me suis agenouillée ». (*L'Écho...*)

2 *Var.* « la vision a déterminé des spasmes, autant que les réalités et les contacts ». (*L'Écho...*)

HISTOIRE D'UN LAPIN AMOUREUX¹

Te souvient-il, mon cher Georges, du bon temps que nous avons passé ensemble à l'établissement de Plessy-les-Roses² ?... Tant d'événements se sont succédé depuis l'année 1869 que tu serais presque excusable d'en avoir perdu le souvenir. Nos parents nous avaient envoyés là-bas, à une heure de Paris, pour demander à l'hydrothérapie, toi l'extinction d'une prétendue maladie de foie, et ton serviteur le courage nécessaire pour résister aux caresses des rhumatismes articulaires...

Comme tout était riant³ dans cette jolie demeure que les boulets prussiens ont semée aux quatre vents ! Un phalanstère⁴, trié sur le volet, des jardins pleins de roses, un parc, et puis, un bout de rivière avec des berges longtemps fleuries.⁵

On arrivait là avec une lettre de recommandation de quelque médecin de province.

Les connaissances étaient bien vite faites.⁶ Si l'on en excepte une vieille comtesse clouée sur son fauteuil à roulettes, tous les pensionnaires, hommes et femmes, mangeaient à la table d'hôte

1 Paru initialement le 13 mars 1880 dans *La Vie moderne*, « Histoire d'un lapin amoureux » est un des premiers textes de Dubut de Laforest. Il occupe la cinquième position parmi les autres contes dans sa reprise dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* où son titre est légèrement différent : « Le lapin amoureux ».

2 Le nom de *Plessy-les-Roses* évoque plusieurs villes de la région parisienne : Le Plessis-Trévisé, L'Haÿ-les-Roses (Val-de-Marne) et Le Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine).

3 *Var.* « Comme tout était joyeux ». (*Les Amours...*)

4 Établissement où vivent un grand nombre de personnes.

5 *Var.* « Un phalanstère trié sur le volet, des jardins superbes, un parc admirable. » (*La Vie...*)

6 *Var.* « Les connaissances étaient rapides. » (*Les Amours...*)

présidée par le docteur Firmin¹. Il s'y faisait une consommation extraordinaire d'esprit².

Tu n'as pas oublié tes éclats de colère³ lorsque le domestique auquel tu demandais du vin t'en refusa par ordre du chef de l'établissement. On te condamnait à boire de l'eau de *schwalen*⁴.

– Tu n'y pourrais tenir, disais-tu.⁵

Bah ! au bout d'une semaine tu avais renoncé volontairement à Bacchus, à ses pompes et à ses œuvres, tu fumais beaucoup moins, et tu nous quittais bien portant dans les premiers jours de juillet. C'est à cette époque, très cher, qu'eut lieu une histoire d'amour⁶ que je veux te conter⁷. Mon cousin Lionel en fut le héros.

L'établissement avait fait une recrue dans la personne de madame Marie Jamaye⁸, une toute jeune femme⁹, venue à Plessy pour se guérir de la migraine.

La migraine chez une jolie femme est bien la plus charmante maladie que je connaisse... De grands yeux agités par la fièvre ; – des cheveux en désordre où court un frisson amoureux ; – un front pâli ; des tempes qui bondissent et se sillonnent de petites veines d'un bleu tendre¹⁰ ; – des pommettes brillantes ; – des lèvres un peu décolorées ; – un négligé adorable ; – un long peignoir couleur de chair que l'on entr'ouvre chastement à la gorge ; – des crispations nerveuses qui font que l'on vous enserme dans des bras aimés, tenailles forgées d'acier et d'amour... Voilà la migraine, la séduisante migraine, telle et de même que je la souhaite à toutes les figurantes du paradis de Mahomet !... Fi des migraines des vieilles femmes toujours suivies de complications désagréables ! mais vivent les migraines des jeunes et belles personnes !...

1 Var: « par l'excellent D^r Firmin ». (*La Vie...*)

2 Var: « une consommation d'esprit étonnante ». (*La Vie...*)

3 Var: « tes magnifiques éclats de colère ». (*La Vie...*)

4 Var: « de l'eau minérale ». (*Les Amours...*)

5 Var: Les propos de Georges sont supprimés. (*Les Amours...*)

6 Var: « une ravissante histoire d'amour ». (*La Vie...*)

7 Var: « que je veux te narrer ». (*Les Amours...*)

8 Var: Dans la version initiale l'héroïne s'appelle Marie de Jamaye. (*La Vie...*)

9 Var: « la toute jeune femme d'un quart d'agent de change ». (*La Vie...*)

Var: « une jeune femme ». (*Les Amours...*)

10 Var: « des tempes qui se sillonnent de petites veines d'un bleu tendre ». (*Les Amours...*)

Mon cher Georges, toutes les dames devraient savoir aujourd'hui qu'avec la migraine on ne vieillit pas.

Madame Marie Jamaye avait donc une adorable maladie, la migraine, et un mari, quart d'agent de change¹ à Paris, place de la Bourse².

Lionel eut la bonne fortune d'être le voisin de table de la nouvelle venue.

Tu connais mon cousin, mon cher Georges, et tu sais ce que vaut cette bonne et loyale nature. Tu n'ignores pas aussi que Lionel est joli garçon³, et que lorsqu'il se donne la peine de plaire aux femmes⁴, il n'attend pas longtemps sa récompense.

Bien que la règle la moins populaire⁵ de cet établissement patriarcal fixât à dix heures du soir la rentrée des pensionnaires, il nous arrivait souvent de tromper la vigilance du docteur Firmin⁶ et de nous rendre à Paris pour assister à une *première* ou aller en tailler une petite au cercle⁷.

Certain soir, au moment du départ, madame Jamaye appela Lionel :

– Vous verrez M. Jamaye au cercle ?

– Certainement⁸, Madame, et si...

– Soyez assez obligeant pour lui remettre ce petit mot... »

Ce jour-là⁹, j'étais trop souffrant pour accompagner notre ami et je passai la soirée avec madame Jamaye, au salon de lecture.

À son arrivée à Paris, Lionel s'acquitta de la commission.

Il s'agissait, paraît-il, de l'achat d'une fleur « *d'or pâle* aux feuilles *émeraudes et saphirs*¹⁰ », remarquée au Palais-Royal le dimanche précédent.

1 Associé à une charge d'agent de change.

2 Var: « place de la Bourse, bien entendu ». (*La Vie...*)

3 Var: « qu'il est joli garçon ». (*La Vie...*)

4 Var: « plaire au sexe enchanteur ». (*La Vie...*)

5 Var: « la règle la moins goûtée ». (*Les Amours...*)

6 Var: « du bon M. Firmin ». (*La Vie...*)

7 Var: « pour assister à une *première* ou revoir nos amis au cercle des *Jeune France* ». (*La Vie...*)

Var: « pour assister à une « première » ou aller en tailler une petite au club ». (*Les Amours...*)

8 Var: « Bien certainement ». (*La Vie...*)

9 Var: « Or, ce jour-là ». (*Les Amours...*)

10 Var: « de l'achat d'une parure « *d'or pâle* à *chaînettes d'émeraudes et de saphirs* ». (*La Vie...*)

La parure, admirablement sertie, était d'un prix énorme, mais le mari¹ était si content de faire plaisir à sa femme !... Il ne tarissait pas d'éloges.

– Si vous saviez comme elle est bonne, ma petite femme !... Et puis, c'est un bas bleu² ; elle écrit à ravir... Dans notre terre du Périgord³, mais elle est adorée !... Quand vous vous marierez, mon cher Monsieur, je vous souhaite un bonheur semblable au mien⁴... Tenez, voici ma réponse : remettez-la, je vous prie, vous-même, demain matin... Dieu ! que ma petite Marie va être heureuse !... »

Le train de minuit ramena Lionel à Plessy-les-Roses.⁵

Le pensionnaire montait doucement le grand escalier qui menait à sa chambre⁶, quand la bonne de madame Jamaye, postée en vedette, l'arrêta au passage et lui remit un billet qui sentait bon⁷.

– Diable ! se dit notre homme, voilà une femme qui est bien pressée d'avoir des nouvelles de son mari... On dit cependant que lorsqu'il y en a un qui aime... À une pareille heure !... Enfin, puisque je suis attendu...

Mon cousin frappa discrètement à la porte de la jeune femme.⁸ Madame Jamaye lisait un roman, à la lueur d'une lampe dont les clartés roses baisaient sa mignonne figure.⁹

– Voici, Madame, la réponse dont j'ai l'honneur d'être le messenger.

Elle lut rapidement. Puis, avec un soupir de lassitude :¹⁰

– C'est bien, Monsieur, je vous remercie... Et mon mari, comment va-t-il ?... Vous a-t-il paru d'humeur agréable ?...¹¹

1 Var: « M. de Jamaye ». (*La Vie...*)

2 Femme écrivain.

3 Var: « Dans notre terre de Jamaye ». (*La Vie...*)

4 Var: « un bonheur semblable au nôtre ». (*Les Amours...*)

5 Var: « Le train de minuit ramena Lionel à Plessy-les-Roses. La grille s'était refermée. » (*La Vie...*)

6 Var: « qui le menait à sa chambre ». (*La Vie...*)

7 Var: « et lui remit une carte ». (*La Vie...*)

8 Var: « Mon cousin frappa discrètement à la porte capitonnée de satin cerise et entra dans le plus charmant boudoir que l'on puisse rêver. » (*La Vie...*)

9 Var: « Madame de Jamaye travaillait à un métier de tapisserie. » (*La Vie...*)

10 Var: Phrase absente dans la version initiale. (*La Vie...*)

11 Var: « Et mon mari, comment va-t-il ? que dit-il ?... » (*La Vie...*)

– Ah ! Madame, vous devez être bien heureuse... M. Jamaye vous adore !

– Il vous a dit cela ?...

– N'en doutez pas...¹

– Bah !... c'est un mari !

La dame avait dit ces mots d'un ton si naturel² que le jeune homme s'y prit à trois fois³ pour s'assurer qu'il avait bien entendu. – Il la regarda longuement. Elle était jolie, la blonde pensionnaire de Plessy-les-Roses. La migraine animait son visage ; ses yeux noirs brillaient d'un feu étrange... Elle avait tout de la femme malade d'amour : des poses nonchalantes ; – un air de rêverie ; – un regard rempli de séduisantes et mystérieuses promesses.

Ce ne fut qu'un éclair.

Elle sembla revenir d'un rêve⁴ et jeta autour d'elle des regards de chatte effarouchée.

– Monsieur Lionel, fit-elle gravement, vous êtes un brave homme... J'étais folle... Il faut que je vous embrasse... Oui, vous êtes un brave homme !...⁵

Lui, toujours stupide, se laissa donner un baiser sur le front. On le pria de se retirer : il obéit.

On n'était pas Joseph⁶ à ce point !

À quelques jours de là⁷, les pensionnaires de Plessy faisaient une promenade à travers champs, dans les environs de Nogent⁸.

Madame Jamaye était assise⁹ auprès d'un fossé. Tout à coup elle poussa un cri :

– Monsieur Lionel !... Monsieur Lionel !... venez vite... il y a quelque chose qui remue...

Mon cousin accourut.¹⁰

1 Var: Cette réplique et la précédente n'apparaissent pas dans la version originale. (*La Vie...*)

2 Var: « Elle articula ces mots d'un ton si naturel ». (*Les Amours...*)

3 Var: « que son interlocuteur s'y prit à trois fois ». (*La Vie...*)

4 Var: « M^{me} Jamaye sembla revenir d'un rêve ». (*Les Amours...*)

5 Var: « Monsieur Lionel, vous êtes un honnête homme... J'étais folle... Il faut que je vous embrasse fraternellement. » (*La Vie...*)

6 Référence à la Bible où, dans la Genèse, Joseph séduit la femme de Potiphar, un fonctionnaire du pharaon. Genèse, XXXIX,1-20.

7 Var: « Quelques jours après cette entrevue ». (*La Vie...*)

8 Commune du Val-de-Marne.

9 Var: « La belle blonde était assise ». (*Les Amours...*)

10 Var: « Mon cousin arrivait. » (*Les Amours...*)

– Là, vous dis-je, sous ces pierres...¹ Oh ! Dieu, que j'ai peur !...
Lionel est brave ; il plia le genou et retira de l'endroit indiqué...
un petit lapin qui faisait le mort.

Madame Jamaye ne se possédait pas de joie : « Le charmant animal !...² Pauvre bête !... comme je vais te soigner !... Monsieur Lionel, vous m'avez fait bien plaisir ; je veux vous récompenser...
Je sais que dans l'intimité³ vos amis vous appellent Loulou... eh bien ! mon lapin s'appellera Loulou, lui aussi. »

Elle tint sa promesse.

Loulou par ci, Loulou par là ; elle embrassait son Loulou sur la tête, sur les yeux, sur le nez, sur le cou⁴... Loulou prenait le chocolat du matin avec sa maîtresse. Caressé, il devint caressant. Il saluait de ses gambades le réveil de sa bien-aimée, bondissant sur son lit⁵, se roulant sur l'oreiller à transparent rose, mêlant son poil doré à la chevelure dorée de sa dame⁶, jouant avec les dentelles de sa chemise, avec les flou-flou⁷ de son bonnet à jours⁸... Madame Jamaye l'emmenait avec elle à la douche, au bain.⁹ On la roulait toute ruisselante dans une couverture de laine, le lapin s'y roulait aussi et il semblait qu'il éprouvât un malin plaisir à enlacer les mollets de la baigneuse de ses petites jambes de coureur¹⁰...

Ah ! le séduisant Loulou ! Et jaloux, comme un tigre royal¹¹ ! De son échine dorée et de ses yeux rouges comme des braises, on eût dit¹² qu'il jaillissait des étincelles chaque fois qu'un autre que lui s'approchait de sa maîtresse.

C'était un monsieur que Loulou : la faveur bleue attachée à son cou en faisait presque un élégant¹³.

1 Var: « Là, dit-elle, sous ces pierres... » (*Les Amours...*)

2 Var: « Le charmant petit animal !... » (*La Vie...*)

3 Var: « Je sais bien que dans l'intimité ». (*Les Amours...*)

4 Var: « sur la tête, sur les yeux, sur le nez ». (*Les Amours...*)

5 Var: « bondissait sur son lit ». (*Les Amours...*)

6 Var: « à la chevelure d'or ». (*Les Amours...*)

7 Onomatopée imitant le bruit du vent sur une étoffe.

8 Var: « du bonnet à jour ». (*Les Amours...*)

9 Var: « Madame de Jamaye l'emmenait avec elle à la douche. » (*La Vie...*)

10 Var: « de ses petites jambes nerveuses ». (*La Vie...*)

11 Var: « comme un véritable tigre ». (*La Vie...*)

12 Var: « et de ses yeux rouges, on eût dit ». (*Les Amours...*)

13 Var: « C'était un monsieur que Loulou et la faveur bleue attachée à son col en faisait presque un élégant. ». (*Les Amours...*)

Aussi il se sentait plein de mépris¹ pour ses frères pauvres, obligés, eux, de se cacher sous les durs ajoncs et sous les pierres des chemins²... Il aimait son doux esclavage.³ Que lui faisaient les filets, les chasseurs et les furets ?... Ah ! la mauvaise chose que l'herbe des prairies⁴ !...

Loulou buvait du lait comme un nouveau-né. Il baignait ses pattes et parfois il plongeait tout son corps dans une grande cuvette embaumée de lubin.⁵ Les jours de migraine, Loulou devenait plus caressant encore ; son regard se faisait tendre⁶, et c'est après mille précautions qu'il baisait la bouche de sa maîtresse avec son museau frais.

Loulou était amoureux et son amour était partagé. Tout le monde le savait, et M. Jamaye était le premier à en rire.

Le gentil Loulou ! l'adorable Loulou !⁷

Un soir de migraine, le lapin se brisa la tête⁸ contre la table à toilette⁹.

On cacha sa mort.

Le dimanche suivant, M. Jamaye, que l'on n'attendait pas, se trouvait à l'établissement, à la porte même de l'appartement de sa femme.¹⁰ Il entendit une voix émue qui disait : « Je t'aime bien, mon Loulou chéri...¹¹ tu es beau comme le jour, mon lapin adoré, mon Loulou béni... Tu aimeras toujours ta petite Marie ?... Mon Loulou, je suis à toi : Un bec¹² !... encore un bec !...¹³ »

1 Var: « Déjà il se sentait plein de mépris ». (*Les Amours...*)

2 Var: « obligés de se cacher sous les durs ajoncs et sous les pierres du chemin ». (*La Vie...*)

3 Var: Cette phrase n'apparaît pas dans le texte initial. (*La Vie...*)

4 Var: « l'herbe des prés ». (*La Vie...*)

5 Lubin est une marque de parfum.

Var: « Il sauçait ses pattes dans des flots de lubin mieux encore qu'une belle petite... » (*La Vie...*)

Var: « Il baignait ses pattes et parfois il plongeait son corps dans une grande cuvette aux parfums suggestifs ». (*Les Amours...*)

6 Var: « ses yeux rouges se faisaient tendres ». (*La Vie...*)

7 Var: « Le gentil Loulou ! Ah ! l'adorable Loulou ! » (*Les Amours...*)

8 Var: « Loulou se brisa la tête ». (*La Vie...*)

9 Var: « contre une table ». (*Les Amours...*)

10 Var: « Le dimanche suivant, M. Jamaye, que l'on n'attendait pas, monta dans la chambre de sa femme. » (*Les Amours...*)

11 Var: « Je t'aime bien, mou Loulou !... » (*Les Amours...*)

12 Baiser.

13 Var: « Mon Loulou, je suis à toi : je t'adore... » (*La Vie...*)

Le quart d'agent de change n'osa même pas frapper à la porte du lapin.¹

Il fut trouver le docteur Firmin :²

– Décidément, ma femme est stupide... A-t-on jamais vu un pareil amour pour un aussi vilain animal ?... Passe encore pour des havanais, des kings-charles³, mais un lapin !... Oh !...⁴

La conclusion de tout ceci, mon cher Georges, c'est que le quart d'agent de change ne soupçonna jamais sa femme⁵.

M. Jamaye disait encore, l'autre jour, à sa charmante compagne :

– Vois-tu, chérie, quand notre ami Lionel viendra nous voir aux vacances, nous le ferons enrager avec l'histoire au lapin de Plessy-les-Roses.

Avoue que Lionel a su prendre une bonne revanche.

Cordialement à toi.⁶

LA FEMME DU FOU¹

– Et alors ?

– Alors, continua Monistrac², la grande femme brune, aux yeux câlins, que la messe de minuit intéressait médiocrement, trempa le bout de ses doigts dans l'eau bénite ; puis elle fit le signe de la croix avec un sourire de volupté railleuse.

Nous sortîmes de l'église.

Un fiacre passait.

– Chez vous ou chez moi ?

– Je suis mariée...

– Ah !

– Mais ça ne fait rien !³

Déjà l'inconnue avait donné son adresse au cocher.⁴

– Donc, chère Madame, votre mari est absent ?... Vous êtes seule et libre ?...

– Mais oui, Monsieur !...

1 Var: « Le quart d'agent de change n'osa même pas entrer. » (*Les Amours...*)

2 Var: « Il descendit chez le D^r Firmin : » (*Les Amours...*)

3 Races de chiens.

4 Var: « mais un lapin !... C'est à en devenir bête... » (*La Vie...*)

5 Var: « ne soupçonna jamais l'adultère ». (*Les Amours...*)

6 Var: « Cordialement à toi, et vive le lapin ! » (*Les Amours...*)

Les deux autres versions du conte présentent à la fin du texte une signature qui désignent un narrateur. Il s'agit dans *La Vie moderne* de « Louis Nègre-Combe » et dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* de « Jean Tolbiac ». Les deux identités renvoient à l'auteur lui-même, la première reprend en effet son prénom et évoque un lieu-dit situé en Dordogne, non loin de Saint-Pardoux-la Rivière où il est né, et la seconde correspond à un pseudonyme utilisé pour un de ses premiers textes paru dans *Le Figaro* en 1882.

1 Initialement publié le 29 décembre 1884 dans *L'Écho de Paris*, « La Femme du fou » connaît un titre différent dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* : « La Nuit de Noël » où le conte occupe la troisième position. Il est repris également dans le premier chapitre du livre XIV des *Derniers Scandales de Paris (Le Bandit amoureux)*.

2 Un personnage à l'identité similaire, Gustave Monistrol, est le narrateur de plusieurs autres contes de Dubut de Laforest, notamment « La Femme-torpille » et « Le Petit Chasseur du Cosmo-club » dans les *Contes pour les hommes*.

Var: Dans les *Derniers Scandales de Paris*, l'histoire n'est pas racontée par un narrateur particulier. Les pronoms de première personne sont donc supprimés au profit de la troisième personne dans l'ensemble du texte. Quant au rôle tenu dans l'intrigue par Monistrac, il est pris en charge par Théophile Damrémont, alias le vicomte de Rosay, qualifié de « bandit amoureux » dans le titre du livre où se situe la reprise.

3 Var: « J'allais presque dire : Tant mieux ! » (*L'Écho...*)

4 Var: « Et elle donna son adresse au cocher. » (*Les Derniers...*)

La voiture s'en allait au pas d'un cheval boiteux, sous le clapotement de la pluie, vers le boulevard des Batignolles.

La jeune femme se serrait contre moi, toute frileuse en sa fourrure¹. Il y avait dans son attitude, dans ses caresses, un avant-goût d'adultère bourgeois qui me mettait en fête². Vraiment, à cette heure, je ne regrettais plus de m'être gelé à Notre-Dame de Lorette, sous le prétexte humain de rencontrer une jolie créature – pour mon Christmas.³

J'avais fait une trouvaille⁴ : trente ans ; ni grasse ni maigre, ni femme d'hiver ni femme d'été ; ni duchesse, ni danseuse, ni fille ; des dents de jeune loup ; des lèvres vermeilles et mouillées ; un corps plus souple⁵ qu'un roseau, et des yeux, oh ! des yeux bleus à rendre pâles les étoiles⁶, comme chante Mistral⁷.

La dame⁸, bien entendu, conta ses malheurs⁹, le long du chemin. Son nom ? Françoise Lavaud¹⁰. Son pays ? l'Afrique. Son mari ? un Parisien, un joueur, un rien qui vaille. Dix ans de mariage ; pas d'amour ; pas d'enfant ; un commerce de bimboloterie rue de Dunkerque ; mauvaises affaires ; histoires d'huissiers ; faillite et enfin refuge à un cinquième du boulevard des Batignolles¹¹.

1 Var: « La voiture s'en allait doucement, sous la pluie, vers le boulevard des Batignolles et la femme se serrait contre le Bandit amoureux. » (*Les Derniers...*)

2 Var: « un avant-goût d'adultère qui mettait Damrémont en fête ». (*Les Derniers...*)

3 Var: « Vraiment à cette heure, il ne regrettait point Zélia Méris et ne songeait guère à M^{lle} Duquéroy. » (*Les Derniers...*) Zélia Méris et Renée Duquéroy sont deux personnages du *Bandit amoureux*.

4 Var: « Une jolie conquête, cette « levée » d'église ». (*Les Derniers...*)

5 Var: « un torse plus souple qu'un roseau ». (*Les Derniers...*)

6 Var: « des yeux à rendre pâles les étoiles ». (*Les Amours...*)
Var: « et des yeux, des yeux à rendre pâles les étoiles ». (*Les Derniers...*)

7 Ce passage évoque le poète Frédéric Mistral (1830-1914).
Var: « comme chante notre illustre ami et confrère Mistral ». (*Les Derniers...*)

8 Var: « L'amoureuse ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

9 Var: « narra ses malheurs ». (*Les Derniers...*)

10 Var: Dans la version initiale, l'identité de l'héroïne est différente, elle s'appelle Adrienne Lavaud. (*L'Écho...*)

11 Var: « à un cinquième, boulevard des Batignolles ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

Elle se défendait d'être une fille¹, jurant ses grands dieux que le besoin d'argent l'avait poussée à bout, ce soir-là.

– M. Lavaud est en voyage, sans doute ?²

– Oui, Monsieur.

– Pour longtemps ?

– Pour toujours...

– Et vous êtes sans ressource ?

– Ou à peu près...

– Pauvre femme !... Votre mari est un lâche, un misérable !...

Madame Lavaud ne protesta pas.

Je lui promis d'être gentil.³

Elle m'avait intéressé.⁴ J'aurais pu la conduire à mon domicile ou à l'hôtel ; mais cela me plaisait de pénétrer dans son intérieur, au milieu de sa vie à elle. J'avais une velléité de rage⁵ contre cet inconnu, ce mari, la cause de la ruine de cette charmante femme.

Elle me remerciait d'un regard langoureux, si tendre et si passionnément chercheur⁶ que je me sentis gaillard, plus jeune de quelques hivers parisiens.

Le fiacre s'arrêta.

Comme j'offrais la main⁷ à madame Lavaud pour l'aider à descendre de voiture, elle murmura à mon oreille :

– Nous monterons bien doucement, n'est-ce pas ?

Je pensais :

– Elle a peur de son concierge... C'est peut-être la première fois que...

Cinq étages.

– Ouf !...⁸

– Nous y voici...⁹

Elle soupira encore :¹⁰

– Bien doucement... bien doucement...

1 Var: « Elle se défendait d'être une horizontale ». (*Les Derniers...*)

2 Var: « Monsieur Lavaud est en voyage, sans doute ? fit l'amoureux. » (*Les Derniers...*)

3 Var: « Le grand brun lui promet d'être gentil. » (*Les Derniers...*)

4 Var: « Françoise l'avait intéressé. » (*Les Derniers...*)

5 Var: « Damrémont éprouvait une velléité de rage ». (*Les Derniers...*)

6 Var: « si plein de séduisantes promesses ». (*L'Écho...*)

7 Var: « Comme le vicomte offrait la main ». (*Les Derniers...*)

8 Var: « Ouf !... dit le vicomte. » (*Les Derniers...*)

9 Var: « Nous y voici, Monsieur ! annonça la femme. » (*Les Derniers...*)

10 Var: « Et elle soupirait encore : » (*Les Derniers...*)

Puis elle ouvrit la porte, tandis que je l'éclairais¹ avec une allumette-bougie.
Nous entrâmes.

*

Madame Lavaud passa dans son cabinet de toilette.
J'étais seul², en costume de nuit, prêt à me glisser sous les couvertures, lorsque mon regard se fixa sur un portrait d'homme que la lampe mettait en pleine lumière. À ce moment, il me sembla que j'entendais parler et qu'une voix tremblante prononçait le nom de l'ange Gabriel.
La jeune femme revint, toute gracieuse, en son déshabillé blanc et rose.
– Vous allez avoir froid, Monsieur... Allons, bébé, venez... Mais venez donc !...³
Elle m'entraîna, chaude comme une caille. Elle m'excitait.⁴
Je ne pouvais dormir.⁵
– Si nous éteignons la lampe ?... fit-elle⁶.
– Pas encore, je vous en prie... Françoise... ?
– Monsieur ?...
– C'est le portrait de votre gremlin de mari que je vois là-bas ? La barbe rouge ?...
– Oui... la sale barbe rouge...⁷
– Et M. Lavaud est loin de Paris ?...⁸
– Oh ! loin... loin !... Au diable !...⁹

1 Var: « tandis que le grand brun l'éclairait ». (*Les Derniers...*)

2 Var: « Or, le vicomte de Rosay était seul ». (*Les Derniers...*)

3 Var: « Vous allez avoir froid, Monsieur... Venez ?... Mais, venez donc ? » (*Les Derniers...*)

Var: « Vous allez avoir froid, monsieur... Allons, bébé... Mais, venez donc !... » (*Les Amours...*)

4 Var: « Elle m'allumait. » (*L'Écho...*)

5 Var: « Elle l'entraîna. Il ne pouvait ni aimer, ni dormir. » (*Les Derniers...*)

6 Var: « dit-elle ». (*Les Amours...*)

7 Var: « Oui... » (*L'Écho...*)

8 Cette réplique et la précédente sont supprimées. (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

9 Var: « Oui !... Et il est loin !... Au diable !... » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

– C'est drôle...¹
– Quoi ?
– Il y a un instant, j'aurais parié que vous causiez avec quelqu'un, dans la pièce voisine...
– Non... personne...
– Je rêvais ?...
– Parbleu !...
Un nouveau bruit s'éleva. On eût dit d'un murmure de prières.
– Ne faites pas attention, continua Françoise en me donnant un furieux baiser².
Je me dressai :³
– Il y a un homme, là !...
– Et après ?...
– Après ?... Après ?... Je veux savoir !... On ne me tuera pas sans que je me défende !...
La femme me couvrait d'ardentes caresses :⁴
– Êtes-vous bête !...⁵ N'ayez pas peur... c'est Jacques⁶... Il vient me dire son petit bonsoir⁷...
– Votre mari !...
– Oui... un fou... un fou pas méchant...⁸ Autrefois, il était jaloux comme un tigre... Maintenant, je ne me gêne plus...
Alors je vis s'avancer un être vieilli, tremblant sur ses jambes maigres, ramassé sur lui-même, les yeux au plafond, en extase⁹.
Il s'approcha du lit, s'agenouilla, et, tête nue, les mains jointes,

1 Var: « Damrémont balbutiait :

– C'est drôle... » (*Les Derniers...*)

2 Var: « continua M^{me} Lavaud en me donnant un baiser ». (*L'Écho...*)
Var: « les lèvres avides et chercheuses ». (*Les Derniers...*)

3 Var: « Le Bandit amoureux se dressait, énergique : » (*Les Derniers...*)

4 Var: « M^{me} Lavaud le couvrit d'ardents baisers : » (*Les Derniers...*)

5 Var: « Êtes-vous simple !... » (*Les Derniers...*)

6 Dans la version originale, le prénom du mari est différent ; il s'appelle Antoine.

7 Var: « Il vient me dire un petit bonsoir... » (*Les Amours...*)

8 Var: « Oui... un fou... pas méchant... » (*Les Amours...*)

9 Var: « Alors, je vis avancer un être vieilli avant l'âge, ramassé sur lui-même, les yeux au plafond, en extase. » (*L'Écho...*)

il dit à sa femme :¹

« Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous... »

Et brusquement, il ajouta, joyeux :²

« L'ange du Seigneur annonça à Marie qu'elle engendrerait le Sauveur... »

Françoise me toucha du coude :³

– Tu vois... il est fou, mais pas méchant, n'est-ce pas, Jacquot ?...⁴

Il te prend pour l'ange Gabriel. Ne nous gênons pas, tu veux ?...

Ses lèvres brûlaient mes lèvres... Oh ! elle y allait de bon cœur, la Françoise... elle ne se gênait pas...⁵

Je sautai à bas du lit.

Pendant que je m'habillais, l'homme à genoux baisait mes vêtements et il psalmodiait encore :⁶

« L'ange Gabriel a visité notre maison... Il t'a annoncé, Marie, que tu enfanterais le Sauveur... Que béni soit l'ange Gabriel !... »

L'idiot tendait les bras dans le délire d'un religieux amour.

Des pleurs roulaient sur sa barbe.

À la hâte, je déposai quelques pièces d'or sur la cheminée, et, le sang en feu, voyant rouge ou noir, je ne sais plus, je pris la fuite.⁷

1 *Var.* « Alors Damrémont vit s'avancer un être usé avant l'âge, tremblant sur ses jambes maigres, ramassé sur lui-même, les yeux au plafond, en extase, qui s'approchait du lit, s'agenouillait et, tête nue, les mains jointes, disait à sa femme : » (*Les Derniers...*)

2 *Var.* « Et brusquement, il ajouta : » (*L'Écho...*)

3 *Var.* « M^{me} Lavaud me toucha du coude : » (*L'Écho...*)

Var. « Françoise touchait du coude son grand brun : » (*Les Derniers...*)

4 *Var.* « il est fou, mais pas méchant... » (*L'Écho...*)

5 *Var.* « Ses lèvres brûlaient les lèvres de l'amant de rencontre, et elle y allait, la Françoise, et elle ne se gênait pas ! » (*Les Derniers...*)

Var. « Oh ! elle y allait de bon cœur... Elle ne se gênait pas... » (*L'Écho...*)

6 *Var.* « Damrémont sautait à bas du lit. Pendant que Théophile s'habillait, l'homme à genoux baisait ses vêtements et psalmodiait encore : » (*Les Derniers...*)

7 *Var.* « Et l'idiot tendait les bras dans le délire d'un religieux amour.

Épouvanté, le Bandit amoureux jeta une pièce d'or sur la cheminée, et prit la fuite.

Mais, en bas, dans la loge, il eut la révélation de ce mystère. » (*Les Derniers...*)

*

Ce matin, j'ai voulu me rendre compte de cette singulière comédie.

Je suis revenu à la maison du boulevard des Batignolles ; je n'avais pas rêvé : j'étais en présence d'une observation brutale, bien réelle, la plus douloureuse qu'il m'ait été donné de voir et de comprendre.

Le concierge a parlé ainsi :¹

– M. Jacques Lavaud est un pauvre fou² ; sa femme, une coquine...

Au terme de janvier, le propriétaire les flanquera à la porte...

Madame est une raccrocheuse... Nous ne voulons pas de ça...³

– Mais pourquoi madame Lavaud ne fait-elle pas enfermer son mari ?...⁴

– Le monsieur sert de domestique... Il n'est pas bête, en dehors de ses folies... Il prépare le chocolat de madame, fait les courses ; il cire les bottines de la sainte Vierge...⁵

Et Monistrac, les yeux pleins de larmes, tendit son verre :

– Cette nuit de Noël me portera malheur... J'aurais dû étrangler cette femme !... À boire !... à boire !... J'étouffe !...⁶

1 *Var.* Les trois paragraphes avant les propos du concierge sont supprimés. (*Les Derniers...*)

2 *Var.* « M. Antoine Lavaud est un pauvre idiot ». (*L'Écho...*)

3 *Var.* « Oui, Monsieur, dit le concierge, vous ne vous êtes pas trompé... Vous n'avez pas rêvé !... Monsieur Jacques Lavaud est un pauvre fou ; sa femme, une coquine... Au terme, le propriétaire les flanquera à la porte... Madame Lavaud est une raccrocheuse et nous ne voulons pas de ça !... » (*Les Derniers...*)

4 *Var.* « Mais pourquoi ne fait-elle pas enfermer son mari ? ». (*Les Derniers...*)

5 *Var.* « Monsieur sert de domestique à Madame... Il n'est pas bête, en dehors de ses lubies... Il prépare le chocolat et cire les bottines de la Sainte Vierge... » (*Les Derniers...*)

6 *Var.* « Et Damrémont, terrible :

– J'aurais dû étrangler cette femme !

– Ah ! pas d'histoire ici ! gronda l'homme de la loge. »

(*Les Derniers...*)

LE CAS DE MISS BRIGHTON¹

Miss Winifred Brighton ne pouvait se consoler du départ de M. Henri de Maufran, un gentilhomme français, avec lequel elle avait dépassé les bornes du flirtage².

Les jeunes gens s'étaient rencontrés pour la première fois sur l'un de ces paquebots, écoliers paresseux, mais artistes, qui s'en vont, flânant de Boulogne à Londres, par Folkestone³ et la Tamise. Le vicomte de Maufran voguait à l'aventure, vers le pays d'outre-Manche ; miss Brighton revenait d'un long voyage à travers l'Europe. Deux jolies têtes sur un oreiller. Lui, grand et fort, distingué en ses manières, l'œil chercheur, la chevelure noire frisée⁴, la moustache provocante ; elle, svelte, blonde d'or pâle avec un regard profond comme les flots qui la portaient, calmes et fiers⁵.

Pendant que des cabines montaient les cris plaintifs des estomacs, la traduction vivante des mille horreurs de la pauvre nature humaine, ils restaient seuls sur le pont, sans paroles, emmaillotés de châles, indifférents aux cris des passagers novices, les yeux grands ouverts devant les splendeurs défaillantes de la nuit.

Quatre heures du matin.

On arrivait en face de Gravesend⁶.

1 La première version du « Cas de Miss Brighton » paraît le 22 février 1885 dans *L'Écho de Paris*. Son titre est différent dans la reprise des *Amours de jadis et d'aujourd'hui* : « Vengeance d'Angleterre », et il se situe en deuxième position.

2 *Var.* « les bornes du flirt ». (*Les Amours...*)

3 Ville portuaire au sud-est de la Grande-Bretagne..

4 *Var.* « l'œil rêveur, chevelure noire frisée ». (*Les Amours...*)

5 *Var.* « calmes et fiers » est supprimé. (*Les Amours...*)

6 Ville située dans la région du Kent, au sud-est de la Grande-Bretagne.

Les ombres bleues reculèrent jusque dans les lointains¹ où scintillaient des pointes d'étoiles ; le soleil apparut² au milieu d'une rouge trouée qui incendiait la campagne, les noires verdure, les maisons blanches, mettait de l'or, du sang et des flammes, de la vie enfin, sur l'eau, dans le ciel, sur la terre.

– Oh ! que c'est beau !... fit-elle avec une joie d'enfant³.

Ils se rapprochaient, envahis d'une ivresse pareille. Doucement, les mains dans les mains, ils regardèrent encore le magnifique spectacle, les nerfs délicieusement amollis, le cœur en fête, se sentant heureux de vivre.

La cloche tintait.

Déjà les passagers, hommes et femmes, remis de leurs émotions nocturnes, se rendaient dans la salle du restaurant, lavée et luisante⁴. Henri et Winifred prirent place à côté l'un de l'autre. Le vicomte déjeuna d'une côtelette et d'un verre de Bordeaux⁵, mais il eut soin de se montrer galant pour sa jeune voisine, qui croquait des tartines de beurre arrosées de thé. Ils se firent des confidences.

M. de Maufran ne connaissait personne à Londres. Avec cette liberté d'allures qui caractérise les flirteuses, miss Brighton lui dit :

– Mon père vous servira de guide... Du reste, ne suis-je pas là ?... Au débarcadère de la douane, ils étaient les meilleurs camarades du monde⁶.

Ils échangèrent quelques vigoureux shake-hands⁷. M. de Maufran, qui s'installait à Panton-hôtel⁸, dans le quartier français, promit de rendre visite, dès le lendemain, à la famille Brighton, de Leicester-square.

Henri de Maufran fut accueilli par les Brighton, selon les proverbiales coutumes, comme reçoivent les Anglais, lorsqu'ils se décident à offrir l'hospitalité à un étranger. La maison lui était

1 *Var.* « Les ombres bleues s'éteignirent dans les lointains ». (*L'Écho...*)

2 *Var.* « et le soleil apparut ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « dit-elle avec une joie d'enfant ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* « dans la salle du restaurant, cirée, propre et luisante ». (*L'Écho...*)

5 *Var.* « d'une bouteille de Bordeaux ». (*L'Écho...*)

6 *Var.* « ils étaient les meilleurs camarades du monde et échangeaient quelques vigoureux shake-hands ». (*Les Amours...*)

7 Poignées de main.

8 *Var.* « qui se rendait à Panton-hôtel ». (*L'Écho...*)

ouverte ; les figures des amphitryons devenaient familières. Le Français n'épargna point sa bourse pour rendre en cadeaux les politesses qui lui étaient faites, ni son esprit de Parisien pour dérider le kant des premières heures. Ce furent des parties de campagne à Windsor¹, à Woolwich², des excursions lointaines, presque toujours à deux, car sir Edouard et mistress Brighton, le père et la mère de Winifred, ne prévoyaient aucun mal, aucun danger.

Henri et Winifred cavalcadèrent à Hyde-Park³, dans ces allées où défilent des escadrons de demoiselles, la cravache haute et le rire au vent.

Ils ne se gênaient plus, ils étaient fiancés.

Par une de ces nuits d'août qui attisent le feu du sang, – grandes entremetteuses aux frissons de chaleur et de voluplé, – miss Brighton laissa effeuiller sa rose d'amour...

Winifred était enceinte.

M. de Maufran partait pour Paris ; il reviendrait bientôt avec sa famille. Le mariage allait avoir lieu.

*

Mais Henri n'était pas revenu.

L'humble vérité, c'est que M. Henri de Maufran⁴, esprit futile, n'avait considéré son aventure que comme une bonne fortune, un agrément de voyage. Du reste, la familiarité rapide de Winifred l'invitait à penser que la jeune fille ne saurait être une épouse fidèle. Il oubliait qu'elle n'avait cédé qu'en présence d'un serment d'honnête homme, non pas sous l'ouragan tumultueux⁵ d'une sensualité déchaînée, mais autant par amitié que par amour, afin que l'être aimé lui gardât sa foi et que le jeune homme⁶... ne fût pas obligé de courir encore.

Maintenant, le gentilhomme français terminait sa campagne amoureuse auprès d'une de ses charmantes cousines, mademoiselle Blanche de Listrac. Et si parfois il advenait qu'une douce figure de Keepsake⁷ passât devant ses yeux et qu'un bruit

1 Ville à l'ouest de Londres.

2 Ville dans la banlieue est de Londres.

3 Principal parc de Londres.

4 *Var.* « M. de Maufran ». (*L'Écho...*)

5 *Var.* « sous l'ouragan d'une sensualité déchaînée ». (*L'Écho...*)

6 *Var.* « que le mâle ». (*Les Amours...*)

7 Image, souvenir gracieux.

de baisers crépitât jusque dans son cœur, Henri essayait d'oublier Winifred sous la griserie des caresses de sa fiancée.

*

Miss Brighton restait sombre.

Après avoir mis au monde un enfant que la mort appelée fit bien de saisir, Winifred s'abîma dans le dédale des sourdes vengeance.

Un jour qu'elle lisait un livre contant l'histoire de la belle Ferronnière et de François I^{er}, une révélation soudaine illumina son cerveau : le mari de la Ferronnière s'était vengé en donnant à sa femme le mal que l'épouse adultère devait transmettre au roi de France... Miss Brighton n'avait pas besoin d'en savoir davantage.

Reprenant sa libre vie de fille d'Albion¹, elle commença à errer, dans les rues de Londres, la nuit, autour des maisons des docteurs spécialistes. Des hommes en sortaient, craintifs, avec, sur leurs visages, les marques de la maladie ; elle surmonta toutes les rancœurs, tous les dégoûts ; elle livra son corps, non pas au premier venu, mais au plus horrible, à l'un de ces êtres² pour lesquels la science est désarmée et dont les douloureuses visions nous épouvantent. Ce soir-là, dans une chambre d'hôtel meublé, vêtue d'une robe blanche comme une fiancée, toute droite devant une glace, elle dit un adieu à sa beauté, à son honneur de femme, à ses souvenirs d'enfance, à tout ce qu'elle aimait au monde ; elle dit un dernier adieu, oh ! sans phrases, en envoyant à son image un baiser qui fit que l'homme, tout en pleurs, – la bête malade – ne voulait plus³...

Elle le força...

Le mal commençait. Winifred avait des rires silencieux, une joie secrète.⁴ Dans la période d'incubation, la fièvre lui donna des couleurs plus vermeilles ; la fleur frappée de mort s'embellit, dans un suprême rayonnement, sous une dernière flambée de lumière et d'amour.

1 Ancien nom de La Grande-Bretagne.

2 *Var.* « mais au plus malade, à l'un de ces êtres horribles ». (*L'Écho...*)

3 *Var.* « que l'homme, tout en pleurs, ne voulait plus ». (*L'Écho...*)

4 *Var.* cette phrase n'apparaît pas dans la version initiale. (*L'Écho...*)

Elle était jolie, de cette beauté sinistre qui enorgueillit les roses lorsqu'un soleil brûlant épanouit leurs robes de satin à les faire craquer, que le tonnerre gronde et que la grêle va les meurtrir.

Miss Brighton s'adressa à des agences de renseignements qui lui apprirent que le vicomte Henri de Maufran retour de son voyage de noces¹, habitait avec sa femme l'un des plus somptueux hôtels² de la rue Vanneau³.

La jeune Anglaise vint à Paris.

Les passagers de Boulogne à Londres se retrouvèrent, comme par hasard, à l'Opéra. Tout d'abord, le vicomte se montra réservé ; il adorait sa femme.

Mais un homme ne repousse presque jamais les avances d'une ancienne maîtresse qui lui demande l'aumône d'un rendez-vous : on sera bien sage !

– Voyons, Henri, un shake-hands et je pars...

M. de Maufran pensait en avoir fini en quelques minutes. C'était l'affaire d'un souper, de trois paroles amicales, des misères. Dans le cabinet particulier, Winifred mangeait des écrevisses et paraissait joyeuse, tout en mesurant la profondeur de l'abîme où elle allait jeter l'amant maudit. Le champagne les alluma tous deux.

Ils revirent les choses passées, le paquebot-artiste, les côtes anglaises, le décor de la verdure triomphante, la superbe nature, les folles équipées d'Hyde-Park ; ils se redirent les premiers mots d'amour. Miss Brighton étala des luxures ignorées ; elle apparut, savante et câline, étrangement sensuelle⁴.

– Je ne veux plus te quitter, soupirait le grand enfant.

*

Aujourd'hui, sur l'un des bancs d'Hyde-Park, à l'heure où le Bois retentit sous les pas des chevaux, une femme, flétrie avant l'âge, ricane. Elle ricane, la fille de la vieille Albion : sa chevelure d'or tombe par poignées ; ses dents branlantes se déchaussent ; sa poitrine se déforme ; un souffle empesté s'exhale de ses lèvres tuméfiées...

1 *Var.* « retour du voyage de noces ». (*Les Amours...*)

2 *Var.* « l'un des somptueux hôtels ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « de la rue Saint-Dominique ». (*L'Écho...*)

4 *Var.* « elle apparut, savante et câline ». (*L'Écho...*)

C'est une pourriture, mais une pourriture humaine assez vivante pour se dresser encore et rire d'un rire de folle, au souvenir du cadeau nuptial que le vicomte Henri de Maufran vient de présenter à sa femme, – le cadeau éternel de la noire Angleterre.

AU CERCLE¹

– Neuf !...

– Monsieur, vous êtes un voleur !

Il y eut un silence auquel succédèrent des murmures de voix, des appels, des pas précipités venus des salles voisines, un brouhaha de chaises, des cliquetis de jetons que l'on empoche vivement.

Pour porter l'accusation, un ponte² à barbe grise s'était levé. Il se tenait menaçant, l'index tendu vers le banquier, un jeune homme aux yeux noirs très doux, à moustache blonde naissante³, qui restait là, cartes en main, immobile, frappé d'épouvante, sans la force d'un geste ni d'une parole, comme si ses muscles s'étaient brisés, comme si ses membres n'avaient plus d'attaches à son corps, sa poitrine plus de chaleur, son cerveau plus de lumière, – comme si vraiment tout son sang vermeil avait fait place au liquide incolore, infect, qui suinte misérablement des cadavres.

– Je vous répète que vous êtes un voleur !...

Il regardait toujours la scène, le jeune homme au pâle visage. Son regard était mort ; il regardait, sans voir. On l'entourait, on le cernait, on l'interpellait. Des figures familières l'invitaient à se défendre ; des voix amies demandaient hautement des preuves à l'accusateur. Seul, le banquier insulté, flétri, ne remuait pas. Brusquement, les veines de son cou se gonflèrent ; le sang lui revint en même temps qu'une lueur de raison. Avec ses bras nerveux, par un prodigieux effort de sa musculature décuplée, il repoussa les joueurs et les valets massés autour de lui. D'un bond de chacal, il se précipita sur l'homme à la barbe grise, qu'il saisit à la gorge. Les doigts dans les chairs, secouant la tête du vieux ponte, la renversant sur la table verte, la brisant⁴, la soulevant

1 « Au cercle » est d'abord paru dans *L'Écho de Paris*, le 8 février 1885. Ce conte porte le titre d'« Histoire de club » dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* où il se trouve en quatrième place.

2 Personne qui joue contre le banquier.

3 *Var.* « aux moustaches blondes ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* « la brisant » est supprimé. (*Les Amours...*)

pour l'abattre encore, il assomma l'individu dont la langue pendait, trouée par ses dents ensanglantées, il l'assomma jusqu'au moment où vingt bras le lui arrachèrent. Le calme se rétablit.

Maintenant, le vieillard barbu, retour du lavabo, se traînait devant l'assemblée pour assister à l'écrasement de son bourreau. Le commissaire des jeux procédait à la vérification des cartes ; il fit un hochement de tête significatif. Plus de doute. Les cartes étaient biseautées ; le comte Maurice de Lacroze allait être expulsé comme un vulgaire filou.

Le président du cercle engagea M. de Lacroze à se retirer immédiatement.¹

Le comte refusait de sortir.

– Je suis un honnête homme ! criait-il.

– Tout vous accuse, Monsieur.

– C'est horrible !... Mais vous êtes donc tous des lâches ?...

Et comme personne ne répondait, M. de Lacroze essaya encore de se justifier.

– J'ai été présenté par M. Lekain... Je donne ma parole d'honneur...

– Elle est bien bonne ! interrompit quelqu'un.

À ce moment, M. Adolphe Lekain – un des plus anciens membres du cercle² – faisait son entrée dans la salle de jeu, demandant la cause de tout ce tapage. En voyant son ami, le comte eut un élan d'espoir :

– Ah ! vous voilà enfin !... Je suis bien malheureux... Dites-leur que vous me connaissez, que le comte de Lacroze est incapable de commettre une infamie³... Dites-leur que le misérable drôle que j'ai corrigé a menti !...

M. Lekain interrogea ses collègues ; puis il s'éloigna, très grave, très correct, dans sa redingote boutonnée, refusant la main que le jeune homme lui tendait, avec un gros soupir d'enfant.

Pendant que le comte Maurice de Lacroze, fou de douleur, de rage et de honte, s'en allait à travers Paris, M. Adolphe Lekain quittait le cercle, en compagnie du vieillard à barbe grise.

– Jonathan, fit M. Lekain, en remettant à l'individu un portefeuille bourré de billets de banque, vous et le croupier avez admirablement gagné cette somme... Partagez le magot... Soignez votre langue⁴, mon pauvre ami...

1 Var. « Le président du cercle engagea M. de Lacroze à se retirer. » (*Les Amours...*)

2 Var. « un des membres du cercle ». (*Les Amours...*)

3 Var. « incapable d'une telle infamie ». (*Les Amours...*)

4 Var. « Soignez votre tête ». (*Les Amours...*)

Le pont sérieux, dont le crâne était cruellement endommagé, s'inclina pour remercier. M. Lekain héla un fiacre...

Voici ce qui s'était passé :

Il y a quelques mois, M. Adolphe Lekain surprenait sa femme, sa douce Thérèse, aux genoux de M. de Lacroze. Le mari ferma les yeux sur sa mésaventure conjugale¹, et, au lieu de prendre la cravache ou le Code, il se montra aimable envers les amants. Le comte était le familier de la maison. On faisait la fête ensemble ; on dînait à trois au restaurant ; on se retrouvait dans la même loge à l'Opéra, dans la même voiture autour du lac, presque dans le même lit². Le jeune Maurice³ envoyait des fleurs ; le vieil Adolphe en respirait le parfum ; il eût lui-même effeuillé des roses pour la béatitude du bien-aimé.

M. Lekain était plusieurs fois millionnaire ; il ouvrait sa bourse toute grande au fils de famille qui l'honorait de son affection. M. de Lacroze serait riche, un jour ; il parlait de se libérer.

– Allons donc !... des bêtises !... grondait Lekain... nous n'avons pas d'enfant ; nous sommes fiers de vous obliger... Demandez à Thérèse !...

Et la blonde Thérèse, toute rieuse⁴, sautait au cou de son mari, de ce bon Adolphe.

Elle et Lui, ils le nommaient : « vieux, mon vieux », et il se laissait dorloter⁵ par ces amours d'enfants, retirant ses jambes grêles, lorsque les pieds des bébés se cherchaient sous la table. Il leur souriait, heureux de l'aumône d'une caresse.

Un drôle d'homme, ce M. Lekain, avec son dos voûté par le travail et ses favoris blancs, – des côtelettes à la neige, ainsi que l'on disait, aux soirs joyeux. Jamais un mot plus haut que l'autre, ni une plainte, ni un reproche, ni l'un de ces froncements de sourcils qui troublent les femmes assez faibles pour ne pas en rire.

M. Lekain souffrait toutes les douleurs : il méditait sa vengeance. La police correctionnelle ?... Oh ! non... Il lui faudrait perdre sa Thérèse, sa Thérèse qu'il adorait.

Le divorce ?... non... non...⁶

1 Var. « sur sa mésaventure ». (*Les Amours...*)

2 Var. « presque dans le même lit » est supprimé. (*Les Amours...*)

3 Var. « Maurice envoyait des fleurs ». (*Les Amours...*)

4 Var. « Et Thérèse, blonde, rieuse ». (*L'Écho...*)

5 Var. « Elle et lui, le nommaient : « vieux, mon vieux » et Adolphe se laissait dorloter ». (*Les Amours...*)

6 Var. « Le divorce ? Non !... » (*Les Amours...*)

Le vieillard lisait beaucoup, beaucoup de livres. Une nuit que les amoureux le croyaient en voyage, il fut pris de l'idée de rentrer à son hôtel et de renouveler le châtiment de ce héros de Balzac qui, sous les yeux de la femme adultère, ordonna de murer le placard où l'amant était caché¹. Une autre fois, il rêva de mettre le feu à la maison, de les faire griller vifs... Il songea à provoquer M. de Lacroze, à se battre au pistolet, à cinq pas... Quoi encore ?... Il voulut tuer son ennemi à coups de revolver... Enfin il imagina ce que l'on sait. Il s'entendit avec le croupier du cercle qui mêlait les cartes² et avec M. Jonathan – une vieille canaille de ponte – qui devint accusateur... Comme M. Adolphe Lekain embrassait sa femme, Thérèse remarqua la gravité inaccoutumée de son mari.

– Qu'y a-t-il, mon vieux ?

– Maurice de Lacroze...

– Eh bien ?

– Il a volé au jeu... On l'a chassé du cercle... C'est un misérable !

– Oh !... que dis-tu ?... c'est impossible !...

Puis, plus réfléchie, Thérèse – une fine mouche – qui se doutait peut-être de quelque chose, ajouta :

– C'est si difficile de vivre par le temps qui court !... Maurice n'aura pas osé t'emprunter encore de l'argent... Allons, vieux, viens faire dodo... Je serai gentille... Nous arrangerons cela, s'pas ?...³

1 Ce passage évoque la nouvelle intitulée « La Grande Bretèche » écrite vers 1830. Le comte de Merret y fait murer la porte du cabinet attenant à la chambre de sa femme où s'est réfugié son amant.

2 *Var.* « qui battait les cartes ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* Les deux autres versions du textes ajoutent deux conclusions différentes l'une de l'autre :

MORALITÉ

Quand une femme se met à aimer, elle aime jusqu'au bout, jusqu'au crime. Casquettes à trois points et chapeaux de soie couvrent des têtes que l'on défend de son honneur, de son argent, de son corps. L'esprit ne commande plus, s'il advient que les sens obéissent à un maître... Religions et philosophies, des chansons !... Un bouquet, un baiser, longtemps, toujours, s'pas, madame ? (*L'Écho...*)

« ... Et l'histoire a été « arrangée. » (*Les Amours...*)

IL A TUÉ SA BONNE !...¹

Devant lui, sur une table chargée de paperasses, un bocal rempli d'une liqueur jaune où nageait une mâchoire humaine. Il souriait au bocal, le grand jeune homme aux favoris blonds ; il lui faisait risette avec les coquetteries, les doux regards, les mimes et les manières d'une mariée dont les yeux rayonnent² et s'agrandissent sous les étincellements de la corbeille de noces.

Des fenêtres ouvertes, on apercevait la mer et ses lointains incendies de blanches lumières, voiles mouvantes en l'espace, brusquement trouées de flammes roses et bleues³. Une brise soufflait, une brise odorante qui lui baisait les joues, d'un baiser humide, caressant et voluptueux, comme si vingt lèvres de femmes s'y étaient amoureusement promenées.

Il n'éprouvait rien. Il ne voyait rien, ni les vagues ondulantes portant les baigneuses⁴, ni les ombrelles rouges de la plage, ni les barques pavoisées ; ni l'immensité tout en fête⁵ par cette éblouissante journée de soleil. Il ne voyait rien que cette mâchoire, – cette anatomie mutilée.

À un moment, il prit le bocal entre ses mains tremblantes, et doucement il l'éleva à la clarté du jour. Puis il le déboucha, lentement, lentement, avec les précautions charmantes, pleines

1 La version originale, publiée le 15 février 1885 dans *L'Écho de Paris*, comporte une dédicace : « À mon ami Grosclaude. » Étienne Grosclaude (1858-1932) est journaliste ; il a collaboré notamment avec *L'Écho de Paris*, *Gil Blas* et *Le Journal*. « Il a tué sa bonne est l'avant-dernier conte présenté dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* où son titre est inchangé.

2 *Var.* « dont les yeux s'allument ». (*L'Écho...*)

3 *Var.* « et ses lointains incendies de blanche lumière, brusquement trouées de flammes roses et bleues, mouvantes en l'espace ». (*L'Écho...*)

4 *Var.* « ni les vagues portant les baigneuses ». (*Les Amours...*)

5 *Var.* « ni l'immensité en fête ». (*Les Amours...*)

de respect, d'amour et de mystère, de l'amant qui, à l'heure bénie, aide sa maîtresse¹, un peu lasse, à dénouer sa ceinture. Lorsque, enfin, il saisit la mâchoire et qu'il eut essuyé les gouttes de liqueur perlant sur les chairs, son visage s'éclaira d'un grand rire².

J'entrai.

– Ah !... ah !... cria-t-il en se levant, je le tiens !... je le tiens !...

Et pendant que je restais debout, au milieu de la chambre, très surpris d'un accueil aussi bizarre, mais non moins désireux de savoir les causes de l'allégresse de mon ancien copain du lycée³, M. Ernest Palombre, juge d'instruction à X... – l'une de nos plages mondaines, – le magistrat continuait, d'une voix vibrante : – Il n'y a pas d'erreur !... Bernel a tué sa bonne !... Voici les cinq doigts marqués sous la gorge... Parbleu !... Ils se baignaient, tous deux... Il l'a étranglée, puis noyée !... Ah ! la belle affaire ! Mon Dieu, la belle affaire !...

À X..., – depuis huit jours, – il n'était bruit que de ce corps de femme que des pêcheurs avaient ramené, au bout de leurs avirons. Aussitôt on avait reconnu en ce cadavre Élise Margat, bonne au service des Bernel, des braves gens du commerce parisien. Antoine Bernel, charcutier de père en fils, était l'amant de sa domestique, l'instruction l'avait démontré.

Certain soir, tandis que madame Bernel couchait ses enfants, le charcutier eut la fantaisie d'aller rejoindre sa maîtresse qui se baignait, au clair de la lune. Rencontra-t-il Élise ? ne la rencontra-t-il pas ?... Toujours est-il que M. Bernel se déshabilla et se mit à l'eau salée.

Lors de l'enquête, des témoins affirmèrent avoir vu Bernel faire la planche ; le charcutier ne dit pas non ; il fut arrêté.

*

– Je le tiens !... cette fois, je le tiens !... vociférait le juge d'instruction qui ne lâchait pas la mâchoire d'Élise.

Un domestique annonça le docteur Jaubert⁴, médecin légiste.

J'allais me retirer.

1 *Var.* « aide une maîtresse ». (*Les Amours...*)

2 *Var.* « d'un grand rire joyeux ». (*L'Écho...*)

3 *Var.* « mon ancien ami du lycée ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* Dans la troisième version du conte, le nom du médecin est différent, il s'appelle Jaurand. (*Les Amours...*)

– Non reste dit le magistrat... Tes confrères et toi vous racontez tant de blagues dans les livres et dans les journaux, que je ne suis pas fâché que tu nous voies à l'œuvre...

Le médecin venait de déposer un panier sur un coin de la table. L'homme de science était grave, ce qui est la façon virile d'être triste.¹

– Eh bien, docteur, nous le tenons ?...²

Et, plaçant ses doigts sur les trous de la mâchoire meurtrie, Ernest Palombre renouvelait, par un jeu de phalanges, la pression du pouce, l'arrivée de l'indicateur, la morsure plus lente du médius, l'aide rapide de l'annulaire crispé, la trace à peine visible de l'auriculaire³, – un *faiblard*, grondait-il.

Le savant camarade⁴ était digne de faire un cours de strangulation à la Faculté prochaine du boulevard de la Chapelle.

Le docteur Jaubert – un petit homme à tête carrée au-dessus des brisures des tempes, à l'œil vif – interrompit le beau parleur.

– Il n'y a rien de moins certain que la culpabilité d'Antoine Bernel, fit-il, simplement.

L'ami Palombre se dressa, furieux :

– Ah çà, mais, docteur, vous voulez rire ?...⁵

– Pas du tout, Monsieur le juge d'instruction.

Alors le médecin ouvrit son panier et il en tira un crabe énorme, un crabe mort fraîchement, dans la fleur de l'âge.

– Passez-moi, je vous prie, la mâchoire d'Élise Margat...

– Quelle plaisanterie !...

Les pinces du crabe s'adaptaient parfaitement aux meurtrissures : deux attaques, quatre plaies. Restait à expliquer la cinquième pression, la plaie isolée, l'aide de l'auriculaire, du *faiblard*, comme disait le juge.

Le docteur Jaubert parlait des mœurs de l'écrevisse de mer, de sa carapace dont le bord antérieur présente des dents en scie, de la timidité connue de ce crustacé, qui – d'après Linné⁶ – se cache

1 *Var.* Cette phrase est supprimée. (*Les Amours...*)

2 *Var.* « Docteur, nous le tenons ! cria le juge. » (*Les Amours...*)

3 *Var.* « L'aide rapide de l'annulaire, la trace à peine visible de l'auriculaire ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* « Mon savant camarade ». (*Les Amours...*)

5 *Var.* « Mais, monsieur le docteur, vous voulez rire ?... » (*Les Amours...*)

6 Carl von Linné (1707-1778), écrivain et naturaliste suédois, est l'auteur d'une nomenclature s'appliquant dans les domaines de la botanique et de la zoologie.

dans les fentes des rochers, habite les lieux solitaires, ne va à la recherche de sa nourriture que la nuit.

Le crabe est extraordinairement craintif ; il ne se nourrit que d'animaux morts.¹

– Cela posé, conclut le médecin, n'est-il pas vraisemblable que le crabe – le crustacé peureux – ait d'abord tâté le cadavre, avec une seule pince ?... Si vous admettez cette hypothèse, nul ne doit affirmer que M. Bernel est l'assassin de sa domestique... Il peut se faire qu'un crabe soit non pas le meurtrier, mais le profanateur du corps noyé d'Élise Margat...

Le juge d'instruction haussa les épaules involontairement² :

– Antoine Bernel, dit-il, a tué sa bonne parce que sa bonne était enceinte de lui...

Ernest Palombre avait une idée fixe ; il n'en démordit pas. C'est en vain que le médecin légiste cita des exemples, exposa des observations scientifiques, établit de judicieux parallèles ou contrastes entre les hypocrisies farouches des pieuvres et les proverbiales couardises des crabes³ : le magistrat, qui voyait crouler une admirable affaire d'où dépendait son avancement, ne voulut rien entendre.

Palombre était blême, de fort mauvaise humeur. Il saisit le crustacé et le jeta par la fenêtre. Je compris que la discrétion – et peut-être autre chose – m'obligeait à quitter le cabinet du magistrat, me disant, hélas ! que, quoi qu'il advint, j'avais l'impérieux devoir de garder le silence.

Cependant, à la Cour d'assises, il fut question du crabe : on en rit beaucoup ; les jurés se tordaient sur leurs bancs ; le président et les conseillers mordaient leur mouchoir pour ne pas éclater.

M. Bernel est au bain.

*

1 *Var.* « Le docteur Jaubert parlait des mœurs de l'écrevisse de mer, de sa carapace dont le bord antérieur présente des dents en scie, de la timidité connue de ce crustacé, qui – d'après Linné – se cache dans les fentes des rochers, habite les lieux solitaires, ne va à la recherche de sa nourriture que la nuit, et extraordinairement craintif, ne se nourrit que d'animaux morts. » (*Les Amours...*)

2 *Var.* « Le juge d'instruction haussa les épaules ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « les proverbiales lâchetés des crabes ». (*Les Amours...*)

Un soir d'été, à X..., je vis sur la plage un rassemblement.

Une femme de pêcheur pleurait toutes ses larmes : son petiot s'était noyé, et la gorge du malheureux présentait cinq stigmates, que, sans hésiter, les vieux marins attribuèrent à des pinces de crustacé.

Deux jeunes mariés contemplaient ce navrant spectacle. Tout à coup la dame, fraîche et jolie encore¹, malgré son léger embonpoint, poussa un cri d'horreur, – l'un de ces cris de femmes qui annoncent un désordre², une épouvante, un ravage dans l'œuvre de la maternité troublée.

– Qu'avez-vous, Hélène ?...

J'avais reconnu madame Palombre et son mari, le magistrat féroce.

La jeune madame Palombre³ a donné le jour à un monstre dont le visage, les mains, le cou, la poitrine, le dos, tout le corps sont couverts de petits crabes.

... Et M. Bernel est toujours au bain !

1 *Var.* « la femme, fraîche et jolie encore ». (*Les Amours...*)

2 *Var.* « l'un de ces cris sinistres qui annoncent un désordre ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « Or, la jeune M^{me} Palombre ». (*Les Amours...*)

ENTRE FEMMES¹

Quand la comtesse Olga Mezaroff apprit que son mari était l'amant d'une autre femme, elle se garda bien de traiter Paris de Babylone moderne. Elle ne songea pas davantage à faire signe au commissaire de police de son quartier, pour que cet honorable fonctionnaire reçût, dans son écharpe tricolore, les grosses larmes, où les poètes voient des diamants, si les pleurs sont d'eau simple ; – des rubis², si le sang d'une femme y a passé.

Non. La jeune étrangère accueillit froidement la révélation ; elle courba la tête, sans phrase, gardant sur son fier visage³, les airs de quelqu'un qui pense à autre chose.

Sa rivale, – une princesse espagnole, – elle la connaissait depuis de longues années.

Toutes deux, elles étaient les reines de leur colonie.

Midi et Nord.

La Russe, grande, mince, souple, nerveuse ; cheveux blonds cendrés ; lèvres riantes ; yeux caressants et énergiques ; teint pâle.

L'Espagnole, – la princesse Maria Herloso, – taille moyenne ; bouche voluptueuse ; chevelure aile de corbeau ; joues rosées ; yeux bleus, et une poitrine, oh ! une poitrine à subir les feux de cent jumelles, un soir d'Opéra.

Toutes deux, elles représentaient magnifiquement leur race, trop riches et trop belles pour se métamorphoser au gré des mœurs parisiennes.

À celle-ci, un éventail et des cigarettes ; les suaves senteurs d'un boudoir.

1 La première version d'« Entre femmes » date du 25 janvier 1885, jour où le conte paraît dans *L'Écho de Paris*. Dans sa reprise dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*, il se situe en première position et porte le titre de « La Comtesse Mezaroff ».

2 Var. « et des rubis ». (*Les Amours...*)

3 Var. « avec sur son fier visage ». (*L'Écho...*)

À celle-là, un cheval, un fouet ; du froid, de l'espace, de l'air.
 Pas de demi-mesure.
 Ciel de Barcelone ; – température de Moscou. – Longues
 nuitées ; courses matinales au Bois¹.
 L'Espagnole était veuve.
 Comment le comte Nicolas Mezaroff, – un beau géant blond, –
 en était-il venu à oublier les charmes de sa femme ?... Pourquoi
 l'homme du Nord célébrait-il les grâces d'une Méridionale
 alors que son éducation première semblait le protéger contre
 sa propre faiblesse, en lui rappelant ses dédains pour les
 créatures nonchalantes et câlines ? Pourquoi touchait-il à la rose
 d'Andalousie, après avoir cueilli la verte fleur du Nord ?...
 En pareille matière, les physiologistes² les plus profonds ne
 savent rien : et jusqu'à nouvel ordre, il faut s'en tenir au mot
 de Pascal³ : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît
 pas. »
 La comtesse Olga aimait son mari ; elle l'aimait, au point de
 préférer le savoir mort que vivant pour une rivale. Allait-elle
 donc le tuer ?... Cette idée lui vint : mais elle la chassa, ayant
 dans le cœur et dans le cerveau, plus de tristesse que de haine
 et peut-être aussi un peu de ce doute – l'essence de la fragilité
 humaine – qui fractionne les grandes douleurs, comme l'on fait
 des remèdes dangereux, par petites doses.
 Tout d'abord la Russe n'avait pas voulu croire à la trahison de
 l'amie, si charmante à l'heure du thé. La princesse ?... Une vraie
 camarade pour le comte Nicolas. La princesse ?... Une rieuse,
 voilà tout !
 Maintenant la comtesse Mezaroff connaissait toute l'étendue de
 son malheur.
 Elle revoyait l'ennemie avec sa figure déjà familière ; elle entendait
 le doux parler qui chante ; elle se reportait aux intimités vécues,
 et les tableaux enfantins devenaient des tableaux lubriques.
 POIGNÉE DE MAIN : Billet de rendez-vous glissé sous la manchette.
 PETITE TOUX : Je vous attends ce soir.
 FOURCHETTE TOMBÉE : Gare à vos pieds mignons ! on nous
 observe.
 Et les pages de musique tournées au piano !... Et les arrêts dans
 l'entrebâillement des portes !

1 Le Bois de Boulogne.
 2 Savants étudiant les organes et les tissus des êtres vivants.
 3 Var: « au mot de Pascal rappelé par Dumas fils ». (*L'Écho...*)

Et les mille visions qui passent dans les cerveaux obscurcis et
 dans les âmes troublées !

*

L'autre nuit, dans un bal blanc¹, la princesse espagnole, dont le
 veuvage s'en est allé au diable-vauvert, dansait au bras du comte
 Mezaroff.
 – Demain soir, à neuf heures, chez moi... Prétendez une course...
 – Parfait... Justement, mon club donne un assaut...
 – Votre femme ne se doutera de rien... Regardez-la ; elle nous
 sourit...
 – Oh ! vous êtes ravissante... vos épaules... Quel parfum !...
 – Et elle ?...
 – Oh ! elle !...
 – Vous n'y pensez plus ?
 – Mais non...
 – C'est que je suis Espagnole !...

(*L'orchestre joue une valse-fantaisie sur Carmen.*)

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime...
 Et si je t'aime...²

.

– Je prendrai garde à moi, conclut le gentilhomme russe.

*

– À tout à l'heure, Olga.
 – Au revoir, mon ami.
 Demeurée seule, la comtesse sonna sa femme de chambre.
 Véra parut.
 C'était la fille d'un cosaque, une sorte d'hercule femelle.
 – Véra ?
 – Madame ?
 – Tu m'es toute dévouée, n'est-ce pas ?
 – Oui.

1 Bal où les jeunes femmes dansent entre elles.
 Var: « en un bal blanc ». (*Les Amours...*)
 2 Ce vers n'apparaît pas dans la version initiale. (*L'Écho...*)

– Si je commande ?...
– J’obéirai... Je n’oublie pas, maîtresse, que c’est vous¹ qui avez empêché mon gars de mourir sous le knout²...
– Bien... Donne l’ordre d’atteler... Tu m’accompagnes.

*

Le comte Mezaroff prenait congé de la princesse Herloso. Dès que son amant fut parti, l’Espagnole se reposa sur la causeuse, une cigarette aux lèvres. Des lampes mettaient une lumière rose autour de son front. Elle était jolie en son peignoir de velours cerise.
– Entrez, dit-elle, nonchalamment.
Et puis, riant d’un mauvais rire :
– C’est vous, comtesse ?... Quelle charmante surprise !... Une tasse de thé ?...
– Volontiers.
À ce moment, la porte s’ouvre. Véra, la domestique de la comtesse, entre dans le boudoir ; et avant que l’Espagnole ait pu pousser un cri, les femmes russes la bâillonnent et lui attachent les mains derrière le dos.
Sur un signe de sa maîtresse, Véra se retire.
Alors, la fille du Nord se plante devant la coupable :
– Tu as brisé ma vie... Tu souffriras tout ce que j’ai souffert... J’ignore les châtiments de la civilisation : j’ai du sang de barbare dans les veines !...
Effrayante, elle se précipite sur sa victime ; elle arrache violemment les dentelles du corsage... L’étoffe craque... La poitrine de la princesse est à nu...
La Russe saisit avec ses dents un bout de sein, le mord, le coupe net, le crache sur le tapis ; et, acharnée, telle qu’une louve hurlant de faim³, elle complète son œuvre de destruction, reculant d’un pas, joyeuse à la pensée que la femme, la voleuse d’amour, est à jamais perdue et que les mamelles aux trous hideux vont se dégonfler, ainsi que des ballons crevés.

1 *Var.* « Je n’oublie pas que c’est vous ». (*L’Écho...*)
2 Instrument de supplice, sorte de fouet à plusieurs branches.
3 *Var.* « telle qu’une louve hurlant la faim ». (*L’Écho...*)
Var. « telle une louve ». (*Les Amours...*)

LA VIEILLE AUX YEUX VERTS¹

La duchesse Angèle de Louveuse est la providence des pauvres. L’autre côté de l’eau² ne tarit pas d’éloges, même par les plus fortes chaleurs³, sur tout ce qui touche la dame patronnesse. Peut-être quelques jeunes verticales⁴ blasonnées échangent-elles des sourires malins et des mots à double détente, lorsque le nom de la duchesse est prononcé dans le concert des bénédictions ; mais ce sont là vengeances ou ragots de femmes du monde. Madame de Louveuse frise la cinquantaine. Elle ne paraît point son âge, grâce au carmin de ses lèvres et aux papillotes⁵ qu’elle dore et qu’elle dédore au gré de ses fantaisies⁶. Elle est de haute taille, très maigre. Ses doigts rendent des bruits de vieux parchemin qu’on brutalise ; ses grands yeux verts, allongés de deux coups de crayon, projettent de vives lueurs : on dirait d’algues marines artistement découpées où crépitent des étincelles. Il y a dans cet être qui se révolte⁷ contre l’inévitable vieillir⁸ une cendre chaude qui couve un ardent brasier⁹.

1 « La Vieille aux yeux verts » est d’abord paru le 11 janvier 1885 dans *L’Écho de Paris*. Il s’intitule « La Dame aux yeux verts » dans sa reprise parmi les autres contes des *Amours de jadis et d’aujourd’hui* où il occupe la dernière place. Il est présent également dans le chapitre 9 du livre IX des *Derniers Scandales de Paris* (*Les Victimes de la débauche*).
2 La rive gauche de la Seine à Paris.
3 *Var.* « même par ces fortes chaleurs ». (*Les Derniers...*)
4 Par opposition à *horizontale* qui désigne une prostituée, on peut supposer qu’une *verticale* est une jeune femme de bonne famille.
Var. « Peut-être quelques jeunes blasonnées ». (*Les Derniers...*)
5 Morceaux de papier utilisés pour la frisure des cheveux.
6 *Var.* « qu’elle dore et dédore au gré de ses fantaisies ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)
7 *Var.* « dans cet être anormal et révolté ». (*Les Derniers...*)
8 *Var.* « contre l’inévitable vieillesse ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)
9 *Var.* « qui couvre un ardent brasier ». (*L’Écho...*)

La duchesse occupe à elle seule l'un des magnifiques et sévères hôtels¹ de la rue Saint-Dominique. Tout est mort ; tout a disparu autour d'elle, son mari, son fils, sa bru. Debout, elle est restée la dernière de sa race, n'ayant ni cousins ni parents guetteurs de successions.

Elle a porté, en gaillarde, ses deuils et son isolement ; ses larmes ont été bien vite séchées ; elle s'est donnée au bon Dieu, le suprême consolateur des peines, l'Ignotus² qui, s'il voit toutes choses, a l'immense talent de ne rien dire.

Elle est l'évangéliste du faubourg, celle qui ne pactise jamais avec les droits imprescriptibles de l'Église ; elle est la missionnaire que l'on salue et que l'on craint à cause de sa langue ; elle a toujours l'enfer dans la bouche et le péché mortel sur son râtelier neuf.

Quand la vieille aux yeux verts entre dans un salon³, elle prend des airs de reine qui se recueille, des gestes onctueux qui commandent le respect. Son regard brille, sa poitrine bouge, tout son corps tressaille, s'il advient qu'une jolie rieuse fasse le récit⁴ d'une aventure galante.

– Malheureuse, soupire-t-elle, vous voulez vous damner⁵... Allons, allons, je vais revoir mes petits anges... Nous prions Dieu pour vous...

– Merci, duchesse...⁶

*

Madame de Louveuse prépare les fillettes à la première communion.

Elle a emprunté à Jésus-Christ la parole sainte : « Laissez venir à moi les petits enfants⁷ ; » mais elle modifie l'appel, de la manière suivante : « Laissez venir, à moi les petites filles, une à une. »

C'est ainsi que la duchesse, de retour à son hôtel, trouva, une

1 *Var.* « l'un des hôtels les plus somptueux ». (*L'Écho...*)

2 Celui qui pardonne, formé à partir du verbe latin *ignosco* (pardonner).

3 *Var.* « Quand la vieille entre dans un salon ». (*Les Derniers...*)

4 *Var.* « qu'une jolie rieuse murmure le récit ». (*L'Écho...*)

5 *Var.* « vous vous damnez !... » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

6 *Var.* « – Merci, duchesse... »

– Il n'y a pas de quoi... » (*Les Derniers...*)

7 Marc, X, 14.

nuit, dans sa chambre, une enfant de douze ans que sa domestique était allée quérir chez des pauvres, des irrégieux.

– Une merveille ! dit la camériste en se retirant.

La vieille dame examina la fillette avec l'attention que Louis XV apportait à regarder l'une de ses maîtresses, la petite Tiercelin, l'enfant de *onze ans*, que le valet de chambre Lebel avait procurée à son roi.¹

– Comment t'appelles-tu ?

– Jeanne Bontel².

– Que fait ton père ?

– Il est menuisier.

– Et ta mère ?

– Morte.³

– Veux-tu que je sois ta maman, moi⁴ ?

– Oui, Madame.⁵

– Laisse-moi t'embrasser... Je ne te fais pas de mal ?⁶

– Oh ! non...⁷

– Appelle-moi « Angèle »... Nous allons jouer toutes deux... Je t'apprendrai ton catéchisme... Tiens, voici des bonbons... Mange, mon bébé...⁸

La duchesse n'était plus la même femme.⁹ Elle marchait, gambadait, comme une gamine¹⁰ ; puis, dorlotant la fillette sur ses genoux, elle la berçait avec de maternelles tendresses, la réveillant pour lui donner un baiser. À un moment, elle parut si grotesque en son allure, que l'enfant éclata de rire.

1 *Var.* « La vieille dame examina la fillette avec attention. » (*L'Écho...*)

2 *Var.* Dans les autres versions, la jeune fille porte des noms différents. Elle s'appelle Jeanne Paulain dans la version initiale (*L'Écho...*) et Jeanne Boutel dans les deux dernières (*Les Amours...* et *Les Derniers...*).

3 *Var.* « Maman est morte. » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

4 *Var.* « Veux-tu que je sois ta maman ? » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

5 *Var.* « Oui, madame la duchesse. » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

6 *Var.* « Je ne te fais pas mal ? » (*Les Amours...*)

7 *Var.* « Non, madame. » (*L'Écho...*)

8 *Var.* « Mange, bébé ? » (*Les Derniers...*)

9 *Var.* « Angèle n'était plus la même femme. » (*Les Derniers...*)

10 *Var.* « comme une machine ». (*L'Écho...*)

– Viens, Jeanne, tu es ma poupée...¹ Je vais t’habiller...
Elle l’habilla, en effet, d’une robe blanche sur laquelle flottait une écharpe bleue. Puis, elle lui montra² comment on effeuillait les roses, au passage de la procession...³
Maintenant, Jeanne Bontel s’en allait au bras de la femme de chambre, qui lui disait, en lui remettant des joujoux, de l’argent, des friandises⁴ :

– Pas un mot à ton père...

Après celle-ci, il en vint d’autres ; il en vient encore.

La vieille aux yeux verts⁵ a établi dans son appartement une galerie amusante pour les petites filles. On y voit des *ménages* en miniature, des merveilles d’orfèvrerie ; des réchauds à esprit-de-vin⁶, histoire de faire la dînette ; puis des voitures minuscules, des chevaux mécaniques et de gentils costumes brochés d’or et d’argent⁷.

D’abord le catéchisme ; ensuite la récréation.

Il faut bien récompenser les anges.

Que de conversions obtenues en quelques mois !... C’est à ne pas y croire. L’antique dame est si laborieuse qu’elle maigrit extraordinairement⁸.

*

Et, tandis que les aspirantes à la première communion se succèdent à l’hôtel de la rue Saint-Dominique, Madame de Louveuse fulmine contre les libertés des mœurs contemporaines ! Les jeux innocents des châteaux la rendaient toute pâle⁹ ; la vue d’un Cotillon¹⁰ parisien bien enlevé la fait défaillir. Elle voudrait

1 *Var.* « Viens, Jeanne, continuait la duchesse, tu es ma poupée... » (*Les Derniers...*)

2 *Var.* « Ensuite, elle lui montra ». (*L’Écho...*)

3 *Var.* Dans *Les Derniers Scandales de Paris*, deux lignes de points sont insérées à cet endroit.

4 *Var.* « des joujoux, de l’argent et des friandises ». (*Les Derniers...*)

5 *Var.* « La duchesse ». (*Les Derniers...*)

Var. « La Dame aux yeux verts ». (*Les Amours...*)

6 Fonctionnant avec de l’alcool.

7 *Var.* « des chevaux mécaniques et de gentils costumes bretons, chinois ou japonais ». (*Les Derniers...*)

8 *Var.* « si laborieuse qu’elle en maigrit ». (*L’Écho...*)

9 *Var.* « la rendent toute pâle ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

10 Jupon.

brûler vif le baron de Z...¹ qui, au piano, tourne les pages de la marquise de²...

Elle lapiderait volontiers cette comtesse étrangère qui change d’amant comme de chemise, deux fois par jour ; elle est la terreur des cousins et des cousines.

Le moindre baiser, la plus sainte caresse lui semblent entachés de souillure.

*

Mais voilà que la légende du catéchisme a été dévoilée et que la maigreur et la nervosité de la duchesse ont paru avoir d’autres causes que les mortifications, les prières et les fatigues de l’enseignement.

L’autre soir, plusieurs jeunes femmes riaient, derrière l’éventail, au moment où la vieille aux yeux verts³ se lançait dans un éloge pompeux de ses petits anges⁴.

Jeanne Bontel a bavardé, l’enfant a dit de si étranges choses qu’une pareille rougeur a allumé les joues des marquises et des baronnes.

Le monde est indulgent.⁵

– Madame de Louveuse est une maniaque, a-t-on fait en chœur.⁶

La marquise H...⁷, qui n’est pas bête, vient de commander un lot de poupées⁸ vêtues en premières communiantes, long velum⁹

1 *Var.* « et elle voudrait brûler vif le baron ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

2 *Var.* « les pages de la marquise H... ». (*L’Écho...*)

Var. « les pages de la marquise ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

3 *Var.* « la Dame aux yeux verts ». (*Les Amours...*)

Var. « la duchesse Angèle ». (*Les Derniers...*)

4 *Var.* « dans un éloge pompeux de ses anges ». (*Les Derniers...*)

5 *Var.* « Oui, mais le monde est indulgent. » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

6 *Var.* « Voici une maniaque ! a-t-on fait en chœur. » (*Les Derniers...*)

7 *Var.* « M^{me} Don Juan ». (*Les Derniers...*) Dans *Les Derniers Scandales de Paris*, le conte de « La Vieille aux yeux verts » est relié au reste de l’intrigue en présentant la duchesse de Louveuse comme une amie d’Huguette de Mirandole, surnommée Madame Don Juan.

8 *Var.* « a commandé un lot de poupées ». (*Les Amours...*)

9 Grande pièce d’étoffe.

blanc et cierge en main. Elle adressera le paquet¹ à la duchesse². Toutes les apprenties de carton portent sur le visage ces simples mots³ :

*AVEC MOI, Bonne Vieille,
vous irez droit au ciel, sans passer...
par la Cour d'Assises.⁴*

1 *Var.* « Elle vient d'adresser le paquet ». (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

2 *Var.* « à la duchesse – la « Tartufe-paillarde ». (*Les Derniers...*) Cette dernière qualification fait référence au personnage du baron Géraud qui donne son titre au livre VIII : *Le Tartufe-paillard*.

3 *Var.* « ces mots ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* Les reprises des *Derniers Scandales de Paris* et des *Amours de jadis et d'aujourd'hui* ajoutent une phrase de conclusion : « Le remède triomphe, et la duchesse, moins hostile aux naturelles amours, joue avec les poupées. » (*Les Amours...* et *Les Derniers...*)

VOYAGE AUTOUR D'UNE JOLIE FEMME — EN 80 SECONDES¹

LA SAGE-FEMME.

C'est une fille !...

MADAME.

Vous en êtes sûre ?...

(*Un silence.*)

LA SAGE-FEMME.

Oui, Madame.²

DANS LE JARDIN DES TUILERIES

BERTHE (*huit ans*).

Pourquoi est-ce que la nounou de petit frère³ nous quitte ?

PAUL (*dix ans*).

Je ne sais pas.

BERTHE.

Regarde !... La nounou parle à un soldat...⁴

PAUL.

Si ta maman était-là !...

1 La version originale parue le 7 septembre 1884 dans *L'Écho de Paris* présente une dédicace : « À miss Mary F*** ». Son titre est inchangé dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui* où il se situe en huitième place au sein des autres contes.

2 *Var.* « Oui. » (*L'Écho...*)

3 *Var.* « la nounou du petit frère ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* « La nounou parle avec un soldat... » (*L'Écho...*)

BERTHE, *sautant à la corde.*

Alors, elle fait mal, la nounou ?

PAUL.

Je ne sais pas.

LE DORTOIR DU PENSIONNAT.

(*une nuit d'hiver*)

LA SOUS-MAÎTRESSE, *portant une veilleuse.*

Mesdemoiselles, les mains en croix sur la poitrine !

BERTHE (*seize ans*).

Oh ! mademoiselle Zélie, il fait si froid...

LA SOUS-MAÎTRESSE.

Berthe, ne répliquez pas...

ADRIENNE, *étalant ses petites mains rouges sur le drap de son lit.*

Brrr !... Je vais avoir des engelures...

PENDANT LES GRANDES VACANCES. EN FAMILLE

TOUS.

Oui... oui... Les jeux innocents !...

PAUL (*dix-neuf ans*).

On va s'amuser !... C'est moi qui me fiche de mon Code¹ !...

BERTHE (*dix-sept ans*).

Cousin, pourquoi est-ce que vous me regardez avec des yeux de faïence ?

PAUL.

Vous êtes si jolie !²

BERTHE.

Flatteur !... menteur !...

(*On joue à la main chaude¹. – On s'embrasse.
– Un air de piano.*)

BERTHE.

Le beau clair de lune !

PAUL.

Quelle chaleur !... Allons sous les bosquets !...

À DIEPPE – SUR LA PLAGE

ADRIENNE.

Bonjour, Berthe.

BERTHE.

Chère Adrienne...

ADRIENNE.

Alors, tu te maries ?

BERTHE.

Je me marie.

ADRIENNE.

Avec Paul, ton cousin ?

BERTHE.

Non... Avec M. de T...

ADRIENNE.

Un ami d'enfance ?

BERTHE.

Lui ?... Je le connais depuis trois semaines...

ADRIENNE, *rêveuse.*

Sais-tu maintenant pourquoi la sous-maîtresse nous forçait à mettre nos mains en croix sur la poitrine ?

1 Var: « du Code civil ou administratif ». (*Les Amours...*)

2 Var: « Vous êtes si jolie, cousine... » (*L'Écho...*)

1 Jeu dans lequel un des participants tient sa main renversée sur le dos et doit deviner qui frappe dedans.

(Elles rougissent. On entend, au loin, une musique qui joue un refrain populaire. C'est un conseiller à la cour, président d'Assises, qui bat la mesure, vivement.¹)

Glissez mortels... n'appuyez pas !...

À PARIS. – LE SALON DE MADAME.

PAUL.

Ma cousine est visible ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, Monsieur.

PAUL, *avec exaltation*².

Berthe, veux-tu que je provoque Louis, que je le tue en duel ?... Je manie agréablement l'épée...

BERTHE.

Ne t'expose pas inutilement...

*Entre le mari de Berthe.
Les deux hommes se serrent la main.)*

SIX MOIS PLUS TARD

*(Un gros nuage a passé sur la lune de miel.
Il fait noir dans le wagon coupé-lit³.)*

PAUL.

Voyons, Berthe, ne tremble plus...

BERTHE.

M'aimeras-tu toujours ?⁴

PAUL, *lui fermant la bouche avec un baiser.*
Toujours !...¹

DANS UNE LOGE À L'OPÉRA

BERTHE, *agitant son éventail.*

Ils me regardent, tous, tous² !...

(À l'orchestre, des habits noirs sont armés de lorgnettes.)

BERTHE, *comptant ses amants*³.

Un... deux... trois... quatre... cinq...⁴

LE MARI DE BERTHE.

Vous avez chaud ?

BERTHE.

Très chaud... Sortons, mon ami...

LA CHAMBRE DE MADAME

BERTHE.

C'est horrible !... Oh ! que maman a dû souffrir !

LA SAGE-FEMME, *attendrie.*

N'ayez pas peur, Madame.

AU BOIS

(Par une belle journée de printemps. Berthe et Adrienne sourient à la brise, dans un landau découvert.)

LE COMPÈRE.

Vous voyez bien ces deux femmes ?

1 *Var:* Cette phrase n'apparaît pas. (*L'Écho...* et *Les Amours...*)

2 *Var:* « entrant avec exaltation ». (*Les Amours...*)

3 *Var:* « dans le wagon-lit ». (*Les Amours...*)

4 *Var:* « M'aimeras-tu toujours, chéri ? » (*Les Amours...*)

1 *Var:* « Toujours, mon adorée ! » (*Les Amours...*)

2 *Var:* « Ils me regardent tous, tous, tous ! » (*Les Amours...*)

3 *Var:* « comptant sur ses doigts, doucement ». (*L'Écho...*)

4 *Var:* « Un... deux... trois... quatre... » (*L'Écho...*)

VOUS.

Oui.

LE COMPÈRE.

Les fruits du dortoir !... Les mains en croix !...

VOUS, *avec indignation*.¹

Oh !...

QUARANTE-CINQ ANS APRÈS

GRAND'MÈRE.²

La jeunesse !... La jeunesse !... Les ciels du printemps... les nuits d'été...

Caresses et frissons, envolés-vous, souvenirs charmants !...

LE MARI DE BERTHE.

Chère femme, je t'aime encore !...

(Entre Paul.)

LE MARI DE BERTHE, *avec dédain*.

Pauvre diable !... Le célibat ne lui a pas réussi... Il bafouille !...³

(À part.) Son diabète est fortement sucré...

PAUL.

Ga... ga... Petite femme... Bon tabac *(Il rit.)* didi... disait...

Je veux fai... faire do... dododo !... dododo !... dodo !... bon tabac !... bon tabac !

LE JOURNAL DE BERTHE

SEPTEMBRE 1884.⁴

« Pour mes filles, quand elles auront
soixante-dix ans. »

1 *Var:* « VOUS. » *(L'Écho...)*

2 *Var:* « GRAND'MÈRE BERTHE. » *(L'Écho...)*

3 *Var:* « Pauvre diable ! Le célibat ne lui a pas réussi... » *(Les Amours...)*

4 *Var:* La mention d'une date est supprimée. *(Les Amours...)*

INTRODUCTION

La vie est adorable !...¹

Il n'y a que les sots qui crient²...

Dans cette vallée d'amour, tout s'enchaîne et tout s'explique. J'irai tout droit en paradis, car les péchés mignons qui tourbillonnent sur ma tête ne me font plus peur³.

Une bonne vieille, en papillotes grises, a des excuses plein son tablier, comme autrefois, sous les légumes, dans la lumière, le tablier était plein de roses.

Le bon Dieu dira :

– Ma fille, pourquoi êtes-vous allée sous les bosquets avec votre cousin ?

Je répondrai :

– Mon père, ce soir-là, vous étiez furieux... Il faisait un temps d'orage... L'odeur des jasmins me grisa...⁴

Si le bon Dieu ajoute :

– Pourquoi avez-vous trompé votre mari, puis M. Paul ?... Puis, les autres ?...⁵

Je soupirerai :

– J'avais mangé des truffes... Les rossignols chantaient !...

– Et votre amie Adrienne ? Pourquoi vous promeniez-vous, toutes deux, au bois de Boulogne ? Pourquoi cherchiez-vous les allées désertes ?⁶

– Adrienne ?... Adrienne ?... Je ne me souviens plus...

Vous devez faire erreur, mon père... Voyez mon carnet de notes : la page est toute blanche ; je n'ai rien marqué...

Et dans un ouragan d'harmonie, les anges chanteront en chœur :

Glissez bon Dieu... N'appuyez pas !

1 *Var:* « La vie est agréable !... » *(Les Amours...)*

2 *Var:* « qui crient, si bat peau d'âne !... » *(L'Écho...)*

3 *Var:* « car mes péchés sont aimables et légers comme des oiseaux ! » *(Les Amours...)*

4 *Var:* « Mon père, ce soir-là, vous étiez furieux, et sous un ciel très lourd, l'odeur des jasmins me grisa ! » *(Les Amours...)*

5 *Var:* « Pourquoi avez-vous trompé votre mari, puis M. Paul ?... » *(L'Écho...)*

Var: « Pourquoi avez-vous trompé votre mari, puis M. Paul et vos nombreux amants ?... » *(Les Amours...)*

6 *Var:* « Et votre amie Adrienne ? » *(L'Écho...)*

« Du temps où j'étais petite.
.
Ah ! grand'mère !... grand'mère !... Voici l'éponge pour laver le
passé... Ne réveillez pas le chat qui dort !...

LE CONSOLATEUR¹

Là-bas, tout au fond de la Haute-Vienne, dans un château du noir Limousin², une femme du grand monde s'est, pour ainsi dire, enterrée vivante.

La comtesse Alice de Marval est venue là, envahie par l'impérieux désir de pleurer l'homme qu'elle aimait et qui n'est plus ; elle a vingt-cinq ans à peine ; elle est riche ; elle est jolie.

Cet isolement peut paraître invraisemblable à ceux qui n'ont pas connu l'amour profond que la mort a vainement essayé de briser ; mais, pour les amis dont le souvenir reste vivace, le renoncement de madame de Marval est bien naturel.

La jeune veuve ne se remariera pas.

Le comte était sa joie³ et son orgueil, comme elle était, elle, l'enchanteresse du faubourg Saint-Germain, la rieuse indomptée des salons, avec son doux parler, sa blonde chevelure tordue en vrilles d'or et ses yeux plus rayonnants que des saphirs. Au milieu du vieux monde, dans les grincements de dents des douairières aigries⁴, ils apparaissaient, tous deux, elle et lui, audacieux et charmants, tels que des oiseaux⁵ qui chantent l'aurore, debout sur des ruines.

Peu leur importait les misères de la politique, les conspirations, les regrets, les larmes, les rages inutiles.

Ils s'aimaient d'un de ces amours en pleine floraison, qui tout seuls valent la peine que les lilas fleurissent⁶ et que le soleil brille pour les fêter.

1 « Le Consolateur » est paru initialement dans *L'Écho de Paris*, le 4 janvier 1885. Dans *Les Amours de jadis et d'aujourd'hui*, il occupe la septième position et porte le titre de « Jeune veuve ».

2 *Var.* « dans un château du Limousin noir ». (*L'Écho...*)

Var. « dans un sombre château ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « Le mari était sa joie ». (*Les Amours...*)

4 *Var.* « des douairières grincheuses ». (*L'Écho...*)

5 *Var.* « ils apparaissaient tous deux, gais et charmants, tels des oiseaux ». (*Les Amours...*)

6 *Var.* « que les roses fleurissent ». (*L'Écho...*)

La comtesse Alice a voulu que tout ne fût pas mort, lorsque le sourire de Jean de Marval s'est glacé.

Et ne pouvant garder l'esprit, – l'éclair bleu, – la jeune veuve a fait exécuter pour elle un mannequin, un homme de cire, la vivante image du corps disparu.

*

Au château, madame de Marval vit toute seule. C'est en vain que la fine fleur des gentilshommes limousins s'est épanouie, la dame¹ ne veut rien voir, rien entendre.

Elle est toute à lui, rien qu'à lui, au mort aimé, au cher revenant.

Les femmes de chambre ignorent le secret de leur maîtresse. Nul n'a le droit de pénétrer dans le sanctuaire voisin de la chambre à coucher où l'homme de cire attend éternellement les rendez-vous d'amour.

Lorsque viennent les ombres de la nuit et que le parc s'emplit de mystère et de silence², la jeune veuve hâte le pas³ dans l'allée des marronniers. Elle monte l'escalier qui conduit à son appartement.

D'ordinaire, elle laisse tomber ces mots :

– Laissez-moi, Julie, je me déshabillerai seule...

La domestique se retire.

Alors la comtesse se réveille de sa torpeur.

Elle tressaille⁴ au souvenir des espérances brisées, des bonheurs évanouis. Ses yeux que le deuil a rendus aussi calmes que les flaques d'eau endormies, à l'ombre des forêts, sous les clartés de la lune, ses grands yeux bleus⁵ revivent et étincellent. C'est comme une flamme mourante vivement rallumée⁶ qui brûle son corps et charrie le feu dans son sang.

La dame s'approche⁷ d'une petite chambre ignorée ouvrant sur

1 *Var.* « la noble dame ». (*Les Amours...*)

2 *Var.* « Aux ombres descendantes, lorsque le parc s'emplit de mystère et de silence ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « la veuve hâte le pas ». (*L'Écho...*)

4 *Var.* « Joyeuse, elle tressaille ». (*L'Écho...*) ;

Var. « Alors la comtesse se réveille de sa torpeur et tressaille ». (*Les Amours...*)

5 *Var.* « ses yeux morts ». (*L'Écho...*)

6 *Var.* « soudainement rallumée ». (*Les Amours...*)

7 *Var.* « Elle s'approche ». (*Les Amours...*)

son cabinet de toilette, – la chambre de l'homme de cire dont seule elle a la clef.

Voici le Jean aimé, vêtu des habits qu'il avait coutume de porter. La ressemblance est frappante.

Le comte est là¹, souriant toujours.

Alice prend plaisir à le saluer de son sourire de femme ravie, à l'enlacer entre ses bras nerveux², à murmurer de brûlantes paroles à son oreille, puis à le traîner jusqu'au coin du feu, bras dessus, bras dessous, car le mannequin obéit à la moindre pression.

– Mon Jean adoré !...

– Mon chéri !...

– Vous m'attendiez, dites ?...

– Me trouvez-vous jolie, ce soir ?...³

Le mannequin est une merveille artistique, non point un de ces personnages rigides que l'on voit dans les musées⁴, mais un être avec des yeux qui luisent, une tête qui oscille, des bras qui se tendent. Il est beau ; il est grand ; il est fier. La comtesse le fait asseoir auprès d'elle⁵ ; et, tandis qu'une lampe en verre de Bohême jette une poussière d'or sur les bergerades de Saxe⁶, sur les mille bibelots de prix⁷ entassés çà et là, Alice redresse les moustaches affaissées de l'homme de cire ; elle caresse la chevelure, la dispose à sa manière, gentiment.

Elle vit sa vision.

Elle conte ses histoires de fillette à l'automate. Ils font des projets de voyage ; ils parlent de leurs nuits voluptueuses, de ce Paris où ils vont revenir, car voilà que le vent d'hiver s'engouffre dans les châtaigneraies, semant sur son passage des bruits stridents de métal.

Et, coquette, elle prend des poses lascives pour charmer, à son réveil, l'époux endormi.

Elle dégage doucement le cou du dormeur et elle y dépose un baiser⁸ mouillé de larmes joyeuses.

1 *Var.* « Il est là ». (*Les Amours...*)

2 *Var.* « à le bercer entre ses bras nerveux ». (*Les Amours...*)

3 *Var.* « – Vous m'attendiez, dites ?

– Vous n'avez pas froid ?

– Me trouvez-vous jolie, ce soir ?... » (*L'Écho...*)

4 *Var.* « dans nos musées ». (*Les Amours...*)

5 *Var.* « La comtesse l'assoit auprès d'elle ». (*L'Écho...*)

6 Statuettes en faïence représentant des bergères.

7 *Var.* « sur les mille objets de prix ». (*Les Amours...*)

8 *Var.* « et y dépose un baiser ». (*Les Amours...*)

– Nous nous aimerons toujours ?...

Une voix prochaine – la plainte d'un roseau couché par la rafale qui souffle au dehors¹ – répond tendrement :

– Toujours !...

Mais, comme Jean ne se réveille pas, la comtesse s'enhardit. Elle le cajole, apeurée comme une amante à son premier rendez-vous. Elle le traite de paresseux ; elle lui rappelle les voluptés d'antan, allumée par de nouveaux désirs. Il lui semble qu'il s'anime enfin, sous ses caresses de femme amoureuse, dans l'étreinte de ses bras tremblants, sous la chaleur des baisers qu'elle promène tout autour de son corps².

Elle frissonne ; elle se pâme dans le délire d'une ivresse des sens, dans un amollissement du cœur.

Et, tous deux, après la bataille d'amour, ils s'endorment bercés par le lointain murmure des zéphirs de plus en plus légers qui courent sur la terre.

*

Tout récemment, la comtesse Alice de Marval tomba malade.

Elle était pâle, très maigre, avec dans le regard une fixité inquiétante.

Il y eut une consultation de trois médecins.

Les docteurs n'hésitèrent pas à affirmer que l'homme de cire, l'automate démasqué, – était un danger permanent pour la vie de la jeune veuve.

– Supprimons le mannequin, dit le premier de ces messieurs.

– Non, fit le second docteur, la comtesse est une enfant... Nous la tuerions bien plus vite, en lui enlevant son jouet... Elle souffrirait trop...

– Et souffrir n'est pas vivre, conclut le troisième médecin... Du reste, l'homme de cire est détérioré... La comtesse ne le renouvellera pas.³

Madame de Marval a commandé des messes pour le repos de l'âme de son mari, et un mannequin tout neuf à l'image du mort.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de François Salatin	7
La Dame au mouvement perpétuel	29
Histoire d'un lapin amoureux	35
La Femme du fou	43
Le Cas de Miss Brighton	51
Au cercle	57
Il a tué sa bonne !... ..	61
Entre femmes	67
La vieille aux yeux verts	71
Voyage autour d'une jolie femme – en 80 secondes	77
Le Consolateur	85

1 *Var*: « qui siffle au dehors ». (*L'Écho...*)

2 *Var*: « autour du corps ». (*L'Écho...*)

3 *Var*: Une phrase de commentaire est ajoutée après la réplique du troisième médecin, « Erreur ! Grande erreur !... » (*Les Amours...*)

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : janvier 2015